

JUN 1950

N° 6

BULLETIN

NOTES POUR L'HISTOIRE DES RELATIONS
CULTURELLES FRANCO - POLONAISES

SOMMAIRE

DESCARTES ET LA POLOGNE

*(à l'occasion du tricentenaire de la mort de Descartes)*Stanisław Czajkowski — *Descartes et la Pologne* page 2

ANATOLE FRANCE ET LA POLOGNE

*(à l'occasion du XXV^e anniversaire de la mort de France)*Maria Strzałkowa — *A. France en Pologne* page 8Jerzy Kwiatkowski — *Jan Sten (Ludwik Bruner), traducteur
d'A. France* page 14Tadeusz Estreicher — *Ludwik Bruner, chimiste* page 16Tadeusz Grabowski — *Ma visite chez A. France en 1905* page 17Stanisław Wędkiewicz — *A. France et la Pologne* page 18

VARIETES

Stanisława Sawicka — *Les vues de l'ancien Paris dans les col-
lections de Varsovie* page 31Marian Plezia — *Une trouvaille bibliophile* page 37

8-P 4252

DESCARTES ET LA POLOGNE

(A l'occasion du tricentenaire de la mort de Descartes)

DESCARTES ET LA POLOGNE

I

Dans son livre sur la vie de Malebranche, le plus grand et le plus original des cartésiens, le Père Cloyseau, un des chroniqueurs du XVII^e siècle, nous fait savoir que ce philosophe « a reçu dans sa vie plusieurs visites de personnes savantes et d'esprit des pays étrangers, d'Angleterre, de Hollande, d'Allemagne et même de Pologne, qui, après avoir lu ses ouvrages, lui ont déclaré être venues exprès à Paris pour l'honneur de le voir, comme le plus savant homme de leur siècle, et conférer avec lui sur ses beaux traités de la physique et des autres parties de la philosophie ».

Ainsi, selon le témoignage de ce chroniqueur, des Polonais venaient à Paris déjà vers la fin du XVII^e siècle, afin de connaître la doctrine de Descartes et celle de Malebranche, inspirée par Descartes. C'est dire que l'intérêt pour la philosophie cartésienne n'est pas, en Pologne, un fait relativement récent, mais qu'il s'est manifesté il y a trois siècles à peu près.

Les antitrinitariens polonais qui avaient créé au XVII^e siècle, à Raków, un milieu savant très brillant où venaient leurs coreligionnaires persécutés dans d'autres pays d'Europe, étudiaient avec soin non seulement les œuvres de Bacon et de Gassendi, mais aussi celles de Descartes. Dans l'ouvrage d'*André Wiszowaty* (1608-1678), un des représentants les plus en vue du mouvement antitrinitarien polonais, publié en 1685 sous le titre *Religio rationalis*, se laisse discerner très nettement l'influence des *Méditations métaphysiques* de Descartes.

Au XVIII^e siècle, *Stanistas Konarski*, piariste, (1700-1773), qui s'est signalé comme réformateur de l'enseignement public, était un partisan décidé de la philosophie cartésienne. Il recommandait aux novices de son ordre, outre l'étude de Locke et de Wolf, la lecture des *Principia philosophiæ* de Descartes. Un autre piariste, *Samuel Chróścikowski*, dans son ouvrage *Filozofia Chrześcijańska* (La Philosophie chrétienne), publiée à Varsovie en 1766, parlait fréquemment en termes élogieux de Descartes qu'il considérait comme créateur d'une philosophie nouvelle : « Et voilà Descartes qui arrive. Il a mis dans l'embarras tous les philosophes antérieurs ; il a fait voir leurs erreurs en montrant qu'ils comprenaient peu aux choses de la nature. C'est donc lui qui a établi une nouvelle philosophie ».

Même les jésuites, qui jusque-là étaient mal intentionnés pour Descartes, reconnaissaient, à la fin, qu'un « homme qui ne pense pas dans les sciences comme Descartes a prescrit de penser en matière de physique, n'est pas digne du siècle présent ». C'est ce que disait *André Bromirski*, jésuite, dans un opuscule intitulé *Filozofia obyczajów i rozumu* (La philosophie des mœurs et de la raison), publié en 1762 avec l'approbation des Supérieurs.

Le plus éminent représentant du siècle des lumières en Pologne, *Jean Śniadecki* (recteur de l'Université de Wilno), était tellement imbu du cartésianisme qu'il ne voyait dans la philosophie de Kant, qui avait déjà

un ascendant sur les esprits, qu'un renouvellement de la doctrine de Descartes, (Jan Śniadecki, *Pisma Rozmaite* — Œuvres diverses — Wilno, 1818, vol. II p. 346).

Bref, il y a bien longtemps qu'un intérêt pour la philosophie cartésienne s'est éveillé en Pologne. Dans les pages suivantes nous donnerons quelques renseignements sur les traductions polonaises des œuvres de Descartes ainsi qu'une caractéristique succincte des ouvrages et des travaux d'auteurs polonais qui ont été consacrés à Descartes dans ces derniers temps.

II

En ce qui concerne les traductions, voici ce qu'il convient de faire remarquer en tout premier lieu : si avant 1878 aucune œuvre de Descartes n'a paru en traduction polonaise, ce n'est pas du tout faute d'intérêt pour la pensée de Descartes, mais parce que, en Pologne, la langue française était alors généralement connue dans les milieux cultivés de la nation. On n'avait pas besoin de traduire ses œuvres. Tous ceux qui voulaient lire Descartes pouvaient l'étudier dans le texte original. C'est seulement lorsque la connaissance et l'usage de la langue française ont cessé d'être aussi générales que les traductions ont commencé à paraître.

Le *Discours de la méthode* fut traduit tout d'abord par Adalbert Dobrzycki sous le titre *Renata Kartezjusza, Rozprawa o metodzie, jak dobrze kierować swym rozumem i szukać prawdy w naukach* (Lwów 1878, tome I de la *Biblioteka Filozoficzna*).

A cette traduction du *Discours* Dobrzycki a ajouté : 1) celle de *Regulæ ad directionem ingenii* (en se bornant, malheureusement, aux seules « règles », et sans les accompagner de commentaires ni d'explications) ; 2) la traduction de la lettre de Descartes à l'abbé Picot qui a traduit les *Principia Philosophiæ* en français ; 3) enfin la traduction de la dédicace des *Principes* à Elisabeth, Princesse du Palatinat. Le traducteur mit en tête de ce volume-là une longue introduction (p. 11-84) : « Sur la vie et les écrits de Descartes » qui est un essai de vulgarisation plutôt qu'une analyse scientifique.

La seconde traduction du *Discours de la Méthode*, publiée en 1918, est due à la plume de Thadée Zelenki (*Boy*), l'éminent traducteur des chefs-d'œuvre de la littérature française, assassiné par les Allemands, à Lwów, en 1941. Cette traduction, excellente à tous points de vue, a été rééditée quatre fois dans un laps de temps relativement bref, ce qui montre que *Le Discours de la Méthode* a eu, à cette époque, beaucoup de lecteurs en Pologne. La première édition, de même que la seconde et la quatrième, sont précédées d'une notice rédigée par le traducteur (p. 5-26), qui est une étude originale sur le rôle joué par Descartes dans le développement ultérieur de la pensée et de la langue françaises. Cette influence de Descartes est illustrée par de nombreuses citations d'écrivains classiques français. Dans la troisième édition (de 1921) cette notice de Boy a été remplacée par une brève introduction d'un caractère plutôt scolaire (p. 3-16), composée par Félix Kierski qui a ajouté aussi maintes explications du texte dans les notes au bas de chaque page.

Les *Meditationes de prima philosophia* furent traduites d'abord par Ignace Charles Dworzaczek sous le titre *Rozmyślania nad zasadami filozofii* (Varsovie, 1885) et éditées dans la collection *Biblioteka Filozoficzna*

Klasyków, publiée à cette époque-là par *Henri Struve*, professeur de philosophie à l'Université de Varsovie. Cette traduction est précédée d'un avant-propos de ce dernier et d'une introduction rédigée par le traducteur.

La seconde traduction des *Meditationes* parut en 1948 à Cracovie aux frais de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Elle a été faite par Mme *Maria Ajdukiewicz*, la fille du philosophe polonais, Casimir Twardowski, et la femme de M. Casimir Ajdukiewicz, professeur de philosophie à l'Université de Poznań, qui a révisé lui-même cette traduction en en garantissant ainsi l'exactitude.

Principia Philosophiæ, dont l'étude était recommandée au XVIII^e siècle par Stanislas Konarski, n'ont pas encore été traduits en polonais. Seul un fragment de cette œuvre a été traduit par *Casimir Ajdukiewicz* pour le recueil de textes philosophiques utilisé dans les lycées polonais et intitulé *Główne kierunki filozofii w wyjątkach z dzieł ich klasycznych przedstawicieli* (Les principaux courants de la philosophie illustrés par des extraits de leurs représentants classiques, Lwów, 1923, p. 222-225). *Regulæ ad directionem ingenii* et *Inquisitio veritatis* ont été traduites avec beaucoup de soin par *Ludwik Chmaj*, professeur à l'Université de Wilno, et publiées à Varsovie, en 1937, comme volume XXVIII de la collection *Biblioteka Filozoficzna*, fondée par Henri Struve et dirigée, après la mort de ce dernier, par la « Société Philosophique de Varsovie ». Cette traduction vraiment exemplaire est précédée d'une introduction aussi brève que claire (p. 5-17), et suivie d'explications placées à la fin du livre.

Louis Chmaj a traduit aussi *Passions de l'âme*, qui ont été publiées en 1938 comme volume XXX de la même collection. On y trouve aussi une excellente introduction et des explications à la fin du livre.

Dernièrement a paru une nouvelle traduction du *Discours de la méthode*, faite par Mme *Wanda Wojciechowska* (Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, Cracovie 1950). Cette traduction met à profit le commentaire magistral de M. Etienne Gilson et établit la correspondance de la pagination avec celle de l'édition Adam-Tannery.

III

La série des travaux polonais (ou écrits par des Polonais) sur la philosophie de Descartes commence par la thèse, présentée à l'Université de Vienne, par KAZIMIERZ TWARDOWSKI (le futur professeur de philosophie et recteur de l'Université de Lwów) : *Idee und Perzeption bei Descartes. Eine erkenntnistheoretische Untersuchung aus Descartes* (Wien, 1892). Analysant divers textes de Descartes, Twardowski aboutit à cette conclusion que le caractère d'être claires et distinctes doit être considéré séparément pour les idées et pour les perceptions. C'est ce caractère, en tant qu'il se trouve dans les perceptions, qui fonde le critérium de la vérité. Il n'en est qu'une condition quand il appartient aux idées.

L'étude de WINCENTY LUTOSŁAWSKI (bien connu par ses études sur la chronologie des dialogues de Platon) qui a pour titre « Descartes et sa philosophie » (*Descartes i jego filozofia*), Varsovie 1895, répond à un point de vue général et se rapproche des livres de vulgarisation. Dans les deux premiers chapitres, Lutosławski expose la vie et la doctrine de Descartes, et dans le troisième, il caractérise l'influence que la pensée cartésienne avait exercé sur l'évolution ultérieure de la philosophie.

WŁADYSŁAW SZUMOWSKI (professeur de philosophie et d'histoire de la médecine à l'Université de Cracovie), dans un article intitulé « Descartes et Malebranche comme précurseurs de la théorie des affections de Charles Lange » (*Descartes i Malebranche jako poprzednicy teorii uczuć Karola Langego*), *Przegląd Filozoficzny*, 1905, a examiné les points d'analogie entre ces théories séparées par la distance de plus de deux siècles.

WIFOLD RUBCZYŃSKI (professeur de philosophie à l'Université de Cracovie) publia, en 1906, dans le *Przegląd Filozoficzny* un article sur « Le critérium de la vérité dans la théorie de la connaissance des premiers stoïciens et chez Descartes » (*Kryterium prawdy w teorii poznania pierwszych stoików i u Kartezjusza*), dans lequel il met en relief les ressemblances qu'il y a, selon lui, entre ces deux doctrines du savoir. L'idée claire et distincte de Descartes correspondrait à la *phantasia kataleptike* des stoïciens.

En 1913, paraît, dans le 1^{er} volume des « Archives de la Commission pour l'étude de l'histoire de la philosophie en Pologne » (*Archivum Komisji do badania historii filozofii w Polsce*), le mémoire de LUDWIK CHMAJ : « Wolzogen contre Descartes » (*Wolzogen przeciw Cartesowi*). Dans ce travail il s'agit de préciser les rapports et les points de contact entre l'arianisme polonais et la philosophie de Descartes. Après avoir exposé, dans la première partie de son mémoire, la doctrine des ariens (ou antitrinitariens) polonais et, en particulier, celle de Wolzogen, Chmaj apporte, dans la seconde partie, une analyse très poussée de l'écrit de Wolzogen intitulée : *Breves in Meditationes Renati Cartesii annotationes*. Les conclusions de cette étude minutieuse sont solidement établies.

Conduit par ses travaux sur les ariens polonais à s'occuper de la philosophie de Descartes, L. CHMAJ devait s'attacher toujours davantage à l'étude de cette dernière. En 1927, il publia dans le *Przegląd Filozoficzny* un article sous le titre : « Le problème des « trois phases » dans le développement philosophique de Descartes » (*Zagadnienie « trzech faz » w rozwoju filozoficznym Kartezjusza*), et en 1928, il fit paraître dans le *Kwartalnik Filozoficzny* un autre article intitulé « Descartes et sa philosophie d'après les recherches les plus récentes » (*Kartezjusz i jego filozofia w świetle ostatnich badań*). C'est ainsi que L. Chmaj continuait à approfondir la philosophie cartésienne, et, en 1930, il publia, à Cracovie, comme fruit de ses longues recherches personnelles, un ouvrage intitulé « L'évolution philosophique de Descartes » (*Rozwój filozoficzny Kartezjusza*), et qui est un des meilleurs livres écrits en polonais sur Descartes.

Ce travail est divisé en deux parties : dans la première M. Chmaj étudie les années que Descartes avait passées au Collège de la Flèche, l'expérience de la vie par lui acquise (en soulignant, à ce propos, l'importance des relations de Descartes avec Beekmann et avec les Rose-Croix), et enfin sa « crise » intellectuelle et morale. Dans la seconde partie (intitulée « En voie vers son propre système »), l'auteur examine d'abord les « éléments du système » (chap. V) et donne ensuite une analyse des idées métaphysiques exposées dans le dialogue *Recherche de la vérité*, composé, d'après lui, en 1629 (en quoi il s'écarte de l'opinion de Ch. Adam). C'est dans ce dialogue que M. Chmaj voit le premier exposé systématique de la philosophie cartésienne qui sera seulement développé, précisé et complété dans *Le Discours de la méthode* et dans les *Méditations Métaphysiques*.

Il n'est pas possible de faire connaître, dans une brève notice, toute la richesse et toute l'originalité de ce livre de M. Chmaj. Pour en donner une idée exacte, il faudrait le traduire en français, et il le mérite bien.

Dans un numéro spécial du *Przegląd Filozoficzny* consacré à Descartes (le fasc. 2 de 1937) M. Chmaj a publié l'article : « L'idée de la causalité dans la philosophie de Descartes » (*Pojęcie przyczynowości w filozofii Kartezjusza*). C'est une analyse très fine de cette idée. En 1937, a paru à Varsovie son ouvrage « L'Occasionalisme » (*Okazjonalizm*) (1) et, un an plus tard, son étude sur « le Cartésianisme en Pologne au XVII^e et au XVIII^e siècles » (*Kartezjanizm w Polsce w XVII i XVIII wieku*), Cracovie, 1937.

Si l'on songe que M. Chmaj a traduit aussi en polonais les *Regulæ ad directionem ingenii*, *La Recherche de la Vérité* et *Les Passions de l'âme* (voir plus haut), on devra reconnaître qu'il est le premier parmi ceux qui ont fait, en Pologne, des études sur Descartes.

STANISŁAW CZAJKOWSKI (actuellement professeur adjoint à l'Université de Łódź), a publié, en 1930, dans le *Przegląd Filozoficzny*, sa thèse intitulée « L'intuition créatrice de la philosophie de Descartes » (*Intuicja twórcza filozofii Descartesa*). D'après lui, cette intuition, Descartes l'a eue au cours de la nuit du 10 novembre 1619, l'expérience que le philosophe a vécue alors étant comparable à l'illumination de Pascal dans la nuit du 23 novembre 1654. C'est pendant cette nuit que Descartes eut une vision de son système, « qu'il s'imagina ne pouvoir venir que d'en haut » (Baillet). Désormais il se consacra entièrement à élaborer, sous forme d'ouvrages systématiques, cette première intuition. Il y a un lien de continuité entre le « *malus spiritus* » des *Olympica* et le génie malin des *Méditations*. Et il en est de même pour les autres éléments du système.

Six ans plus tard, Czajkowski fait paraître l'article : « Les preuves cartésiennes de l'existence de Dieu par ses effets » (*Dowody istnienia Boga z jego skutków u Kartezjusza*), *Kwartalnik Filozoficzny*, 1936, et l'année suivante l'article : « La preuve ontologique de Descartes et sa nouvelle idée de Dieu » (*Dowód ontologiczny Kartezjusza i jego nowa idea Boga*), *Przegląd Filozoficzny*, 1937.

En partant de ces trois études, il composa « L'Essai sur les fondements de la philosophie de Descartes » (*Studia nad podstawami filozofii Kartezjusza*) dont le compte rendu a été publié dans « Séances et travaux de la Société des Sciences et des Lettres de Łódź » de 1949 (*Sprawozdania z czynności i posiedzeń Łódzkiego Towarzystwa Naukowego*, Łódź, 1949). Un fragment de cet essai paraîtra dans le numéro spécial du *Kwartalnik Filozoficzny* (fasc. 1 et 2, 1950) sous le titre « Le *Cogito ergo sum* de Descartes et sa nouvelle idée de l'âme » (*Cogito ergo sum Kartezjusza i jego nowa koncepcja duszy*). L'auteur montre que l'affirmation de l'existence du moi, conçue d'abord, dans le *Cogito ergo sum*, d'une façon purement idéaliste, se transforme en une affirmation réaliste du sujet pensant en tant qu'identique à « la chose qui pense » (*res cogitans*). Considérée dans son fond le plus intime, la philosophie de Descartes est une philosophie de la liberté humaine prenant conscience et possession d'elle-même. L'autonomie de la pensée, qui se traduit dans tout acte de jugement, est posée comme con-

(1) Un autre travail de M. Chmaj : *L'occasionalisme et les occasionalistes*, a été publié en langue française dans le *Bulletin de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres*, en 1932.

dition fondamentale de tout savoir et de tout progrès spirituel. C'est en cela que consiste ce que l'on pourrait appeler l'humanisme de Descartes.

ADAM ŻÓLTOWSKI (ancien professeur d'histoire de la philosophie à l'Université de Poznań), publia, en 1937, dans le numéro du *Przegląd Filozoficzny*, consacré à Descartes, l'article : « Descartes polémiste » (*Descartes polemista*), qui contient une analyse fine et originale des *Objections* et des *Réponses*. Peu de temps après parut son livre intitulé *Descartes* (Poznań, 1937) qui est le seul ouvrage polonais ayant pour objet d'examiner la philosophie cartésienne dans son ensemble. Dans les onze chapitres qui le composent, M. Żółtowski analyse successivement les divers traités de Descartes pour conclure que « sa philosophie aboutit à un point de vue d'où part toute philosophie spéculative », et pour constater que Descartes est un précurseur des grands « idéalistes ». Il estime que *La deuxième méditation* prépare « la célèbre Déduction transcendentale des notions pures de Kant ». Son argumentation s'appuie toujours sur de nombreuses citations empruntées aux différentes œuvres de Descartes et traduites en polonais par lui-même. Par là, son ouvrage est une bonne introduction à l'étude de la philosophie cartésienne. Un résumé en langue française, mis à la fin du livre (p. 242-252), permet aux lecteurs étrangers de prendre connaissance de ses idées maîtresses.

JAKUB BLEIBERG a donné, dans un article de vulgarisation : « Descartes peint par lui-même » (*Wizerunek własny Descartesa*), publié dans *Wiedza i Życie* (Science et Vie), 1937, une bonne caractéristique de la personnalité de Descartes et de sa philosophie.

L'éminent logicien polonais, JAN LUKASIEWICZ (ancien professeur à l'Université de Varsovie) a publié dans le *Kwartalnik Filozoficzny*, 1937, un article intitulé *Descartes*, et contenant une analyse logique très serrée du *Cogito* cartésien.

TADEUSZ CZEZOWSKI (professeur à l'Université de Toruń) dans son article : « Les postulats méthodologiques de Descartes » (*Metodologiczne postulaty Descartesa*). *Przegląd Filozoficzny*, 1937, a mis en parallèle l'attitude méthodologique de Descartes et la méthodologie contemporaine.

M. LUBNICKI (professeur à l'Université de Lublin) cherche à montrer, dans l'article intitulé : « Descartes constructeur de la science » (*Descartes-budowniczy wiedzy*) et publié dans la revue *Zdrój* (La Source), 1946, que les deux postulats méthodologiques fondamentaux de Descartes aux termes desquels il faut trouver dans l'expérience immédiate un point de départ absolument certain et suivre une méthode de raisonnement absolument rigoureuse, seront toujours une condition *sine qua non* de toute science.

En 1929, le *Przegląd Filozoficzny* a fait paraître l'article de Mlle ANNA TENENBAUM, intitulé : « Descartes et sa bête-machine » (*Descartes i jego bête-machine*) dont la conclusion est que, vers la fin de sa vie, Descartes inclinait à reconnaître aux animaux supérieurs une ombre de conscience.

M. TOMASZEWSKI (professeur à l'Université de Lublin) examine dans l'article *Descartes* (la revue *Myśl Współczesna*, 1947, N° 2) les conséquences qu'a eues, pour la philosophie et pour la psychologie, le dualisme radical de Descartes. Si les principes directeurs de Descartes ne peuvent plus servir de fondement à la science ni à la philosophie, on doit reconnaître, néanmoins, qu'aucun autre penseur n'a su y substituer d'autres qui eussent la même clarté et la même évidence.

Plusieurs travaux ont été consacrée à l'influence que la philosophie cartésienne a exercé sur la pensée des générations ultérieures. Il faut mentionner surtout la belle étude (écrite en français) de WLADYSŁAW TARTARKIEWICZ (professeur à l'Université de Varsovie et auteur du meilleur manuel polonais d'histoire de la philosophie) sur *Descartes et Pascal* (Comptes rendus des séances de la Société des Sciences et des Lettres de Varsovie, XXII, 1929) ; l'article de M. WASILEWSKI : *Descartes et Malebranche* (*Przełqd Filozoficzny*, 1937) ; celui de M. FRAUENGLAS : *Descartes et la philosophie du XVIII^e siècle* (ibid), et celui de M. GROTOWSKI : *Descartes et Newton* (*Wiedza i Życie*, 1946).

D'autre part, M. WAŚIK (professeur à l'Université de Łódź) a étudié le rayonnement de la pensée cartésienne en Pologne depuis le XVII^e siècle jusqu'en 1937 dans un beau travail : « Descartes en Pologne » (*Kartezjusz w Polsce*), Varsovie 1937.

Notons enfin que la *Revue de Synthèse* (1937) a publié une note de M. LUBNICKI, destinée à donner au lecteur français une vue d'ensemble sur les travaux polonais relatif à Descartes de 1900 à 1937.

Il faut ajouter encore à ces livres et à tous ces articles consacrés spécialement à Descartes, les chapitres plus ou moins longs ayant pour objet la philosophie de Descartes dans tous les manuels polonais d'histoire de la philosophie (ceux de Tatarkiewicz, de Raciborski, de Kozłowski, de Bączek et de Gąsiorowski), et ainsi on pourra se faire une idée de ce qui a été écrit sur Descartes par des Polonais au cours des dernières cinquante années. Par ces travaux, dont le nombre s'accroît d'année en année, la Pologne rend hommage à Descartes et s'unit de cœur et de pensée à la France dans la célébration du 300^e anniversaire de sa mort.

Łódź.

Stanisław CZAJKOWSKI.

ANATOLE FRANCE ET LA POLOGNE

(A l'occasion du XXV^e anniversaire de la mort de France)

ANATOLE FRANCE EN POLOGNE

I

Traductions

Anatole France a été beaucoup lu en Pologne et y exerce toujours un attrait. La plupart de ses œuvres furent traduites en polonais entre 1901 et 1931. Du reste, les nombreuses rééditions de ses livres témoignent le mieux de sa vogue en Pologne.

Parmi les traducteurs polonais d'Anatole France, la première place revient à *Ludwik Bruner* (1871-1913), physicien et chimiste, professeur à l'Université de Cracovie. Ce savant, sensible au charme des belles-lettres, traduisit, sous le pseudonyme de *Jan Sten*, douze volumes d'Anatole France, dont neuf furent publiés à Lwów, entre 1904 et 1912, dans une édition intitulée : *Wybór pism Anatola France'a* (Œuvres choisies d'Anatole France). Ce sont :

- I *Pisma krytyczne* (Pages de critique).
 II *Gospoda pod królową Gęsią Nóżką* (La rôtisserie de la R. P.).
 III *Nowele* (Nouvelles).
 IV *Tais* (Thaïs).
 V *W cieniu wiązów* (L'orme du Mail).
 VI *Manekin trzciniowy* (Le mannequin d'osier).
 VII *Pierścień z ametystem* (L'anneau d'améthyste).
 VIII *Wyspa Pingwinów* (L'île des Pingouins).
 IX *Bogowie pragną krwi* (Les dieux ont soif).

La plupart des volumes de cette édition furent réimprimés à Varsovie de 1931 à 1935 par la maison Mortkowicz, avec la préface de *Jan Parandowski*. L'édition Mortkowicz comprenait également neuf volumes, mais celui des *Pages de critique* et celui des *Nouvelles* y furent remplacés par *Le Crime de Sylvestre Bonnard* et *Le Livre de mon ami* (*Wspomnienia mego przyjaciela*, traduit par *Gabriel Karcki*).

Outre ces deux grandes éditions d'ensemble, plusieurs traductions de Sten furent réimprimées séparément, comme on le verra dans le tableau ei-dessous.

On remarquera, parmi les traducteurs d'Anatole France, quelques noms d'écrivains éminents comme *T. Zeleński* (*Boy*), *Fr. Pik-Mirandola*, *E. Ligocki*.

Les nouvelles et les pages choisies d'Anatole France furent réimprimées plusieurs fois en Pologne à l'usage des écoliers.

Voici la liste chronologique des traductions :

1901 (fragmen ^t du <i>Crime de Sylvestre Bonnard</i>).	<i>Jej córka.</i>	C. Marwicz.
1901 <i>Clio.</i>	<i>Klio.</i>	St. Popowski.
1904 <i>La Rôtisserie de la Reine Pédauque.</i>	<i>Gęsią Nóżką.</i>	J. Sten.
— <i>L'Histoire Comique.</i>	<i>Historia Komiczna.</i>	E. Węławska.
— <i>Pages de Critique.</i>	<i>Pisma krytyczne.</i>	J. Sten.
— <i>Le Chanteur de Kymé.</i>	<i>Pieśniarz Kymejski.</i>	Fr. Pik-Mirandola.
1905 <i>Nouvelles.</i>	<i>Nowele.</i>	J. Sten.
— <i>Sur la pierre blanche.</i>	<i>Na białych glazach.</i>	H. Oldakowska.
1906 <i>Thaïs.</i>	<i>Tais.</i>	J. Sten.
1907 <i>L'Eglise et la République.</i>	<i>Kościół a państwo</i>	M. Mutermilch.
1909 <i>Le Mannequin d'osier.</i>	<i>Manekin trzciniowy.</i>	J. Sten.
— <i>L'Orme du Mail.</i>	<i>W cieniu wiązów.</i>	J. Sten.
— <i>L'île des Pingouins.</i>	<i>Wyspa Pingwinów.</i>	J. Sten.
1910 <i>L'anneau d'améthyste.</i>	<i>Pierścień z ametystem.</i>	J. Sten.
1911 <i>L'Eglise et la République.</i>	<i>Kościół i Rzeczpospolita</i>	A. Sulkiwicz.
— <i>Le livre de mon ami.</i>	<i>Pamiętnik mego przyjaciela.</i>	Z. Wróblewska.
1912 <i>Les dieux ont soif.</i>	<i>Bogowie łakną krwi.</i>	J. Sten.
1913 <i>La comédie de l'homme qui a épousé une femme muette, który zaślubił niemowę</i>	<i>Komedia o człowieku,</i>	T. Zeleński.
1915 <i>Abeille</i>		Z. Rogosówna.

1918	<i>La Révolte des Anges.</i>	<i>Bunt Aniołów.</i>	J. Mareschowa.
—	<i>Histoire de la courtisane Vasavadatta.</i>	<i>Historia Kurtyzany.</i>	J. Mareschowa.
1920	<i>Le petit Pierre.</i>	<i>Piotruś.</i>	F. K.
1921	<i>Le Lys Rouge.</i>	<i>Czerwona Lilia.</i>	J. Mareschowa.
1922	<i>La Révolte des Anges.</i>	<i>Bunt Aniołów.</i>	J. Mareschowa. (réimpr.).
—	<i>Nos enfants.</i>	<i>Nasze dzieci.</i>	J. Złocińska.
—	<i>Le Jardin d'Epicure</i>	<i>Ogród Epikura.</i>	W. et J. Dąbrowscy.
—	<i>Les opinions de J. Coignard.</i>	<i>Poglądy ks. Hieronima Coignarda.</i>	Fr. Pik-Mirandola.
—	<i>Les sept femmes de Barbe-Bleue et autres contes.</i>	<i>Siedem żon Sinobrodego i inne opowieści.</i>	W. et J. Dąbrowscy.
—	<i>Le Crime de S. Bonnard.</i>	<i>Zbrodnia S. Bonnard.</i>	T. Świstakowski.
—	<i>Le Crime de S. Bonnard.</i>		J. Mareschowa.
—	<i>L'Histoire Comique.</i>	<i>Historia Komiczna.</i>	J. Mareschowa.
1923	<i>Les Dieux ont soif.</i>	<i>Gdy bogowie pragną krwi.</i>	B. Szulc-Golska.
—	<i>La Rôtisserie de la Reine Pédauque.</i>		J. Sten (réimpr.).
—	<i>L'anneau d'améthyste.</i>		J. Sten (réimpr.).
—	<i>L'affaire Crainquebille.</i>	<i>Sprawa Crainquebille.</i>	J. Boelke.
—	<i>Le mystère du sang.</i>	<i>Tajemnica krwi.</i>	H. Niemirowska.
—	<i>Thaïs.</i>	<i>Tais.</i>	J. Zakrzewski.
—	<i>L'Orme du Mail.</i>		J. Sten (réimpr.).
—	<i>La vie en fleur.</i>	<i>Wiosna życia.</i>	E. Ligocki.
1924	<i>Pages choisies.</i>		Fr. Walicz.
1926	<i>Les contes de J. Tournébroche.</i>	<i>Powiatki Kuby Kręcirożna.</i>	W. Rogowicz.
1928	<i>L'île des Pingouins.</i>		J. Sten (réimpr.).
1931	<i>Le Crime de S. Bonnard.</i>	<i>Zbrodnia S. Bonnard.</i>	J. Sten.
—	<i>Les dieux ont soif.</i>		J. Sten (réimpr.).
—	<i>La Rôtisserie de la Reine Pédauque.</i>		J. Sten (réimpr.).
—	<i>Le mannequin d'osier.</i>		J. Sten (réimpr.).
—	<i>L'anneau d'améthyste.</i>		J. Sten (réimpr.).
—	<i>Thaïs.</i>		J. Sten (réimpr.).
—	<i>L'Orme du Mail.</i>		J. Sten (réimpr.).
—	<i>L'île des Pingouins.</i>		J. Sten (réimpr.).

De 1946 à 1949 les Editions Nationales « Książka » et « Wiedza », actuellement réunies en « Książka i Wiedza » ont réimprimé huit volumes d'Anatole France en traduction de J. Sten (*L'anneau d'Améthyste*, *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, *Thaïs*, *L'Orme du Mail*, *L'île des Pingouins*, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, *Le mannequin d'Osier*) et de G. Karski (*Le livre de mon ami*). M. Bergeret à Paris, en traduction de J. Sten, est sous presse

Il est intéressant de suivre dans le tableau de ci-dessus les fortunes des romans d'Anatole France en Pologne. Certains (p. ex. *Le Crime de Sylvestre Bonnard*) ont attendu assez longtemps pour être traduits, d'autres ont paru

en polonais peu de temps après les premiers tirages de l'original (*L'histoire Comique, Les Dieux ont soif*). Ces traductions étaient publiées à Varsovie, à Poznań et à Lwów, et dernièrement à Varsovie et à Łódź.

II

Etudes critiques sur Anatole France

Les études critiques polonaises sur Anatole France se rattachent pour la plupart à des dates anniversaires ou à la date de sa mort. La bibliographie établie par J. Goldman (*La philologie romane en Pologne*, Archiwum Neophilologicum, P.A.U., 1937, p. 276-7) en cite une quinzaine. Les voici dans l'ordre chronologique :

		Revue et Journaux
1896 Wład. Jabłonowski.	<i>A. France.</i>	<i>Głos.</i>
1898 Juliusz Makarewicz.	<i>A. France - sociologue (Paglądy socjologiczne A. France'a).</i>	<i>Ruch Społeczny.</i>
1899 Malw. Garfein-Posner.		<i>Krytyka.</i>
1901 Czesław Jankowski.	<i>A. France.</i>	<i>Kraj.</i>
— Jadwiga War-ska.	<i>A. France.</i>	<i>Głos</i>
1904 Zbigniew Brodzki.	<i>A. France.</i>	<i>Ogniwo.</i>
— Tadeusz Grabowski.	<i>A. France.</i>	<i>Przegląd Polski.</i>
— W. Rzymowski.	<i>Le triomphe du classi- cisme (Triumf klasy- cyzmu).</i>	<i>Myśl Niepodległa</i>
1914 A. Grzymała-Siedlecki.	<i>L'année jubilaire d'A. France (W roku jubi- leuszowym A.France'a).</i>	<i>Sfinks.</i>
1924 Mieczysław Brahmer.	<i>Le livre dans l'œuvre d'A France (Książka w twórczości A. France'a).</i>	<i>Przegląd Współczesny.</i>
— Stefania Podhorska - Oko- łów.	<i>A. France.</i>	<i>Bluszcz.</i>
— E. Breiter, J. Lechoń, W. Grubiński, H. Elzenberg.		<i>Wiadomości Literackie N° 43.</i>
1925 Władysław Folkierski.	<i>A. France.</i>	<i>Przegląd Współczesny.</i>
1925 Seweryn Zausmer.	<i>Le destructeur des illu- sions (Pogromca iluzji)</i>	
1930 P. Hulka-Laskowski	<i>L'apôtre de la vertu primitive (Apostoł cno- ty pierwotnej).</i>	<i>Wiadomości Literackie.</i>
1930 Jan Parandowski.	<i>A. France.</i>	<i>Pamiętnik Warszawski.</i>

Ces études sont, bien entendu, fort inégales de volume et d'importance. Toutes, sauf celle de Zausmer, ont paru dans des revues et des périodiques. Cependant les plus sérieuses, celles de J. Makarewicz, T. Grabowski, M. Brahmer et Wł. Folkierski se trouvent aussi en tirage à part. L'étude de M. Brahmer a été réimprimée à Cracovie en 1925 par la Société des Bi

bliophiles, et celle de J. Parandowski à Varsovie, en 1934, dans un volume d'essais de cet écrivain (*Odwiedziny i Spotkania*).

Certaines sont introuvables aujourd'hui (celles de Wł. Jab'nowski, celle de W. Rzymowski, fort appréciée par J. Goldman, ainsi que celle de S. Zausmer que Goldman lui-même signale, mais qu'il ne semble pas avoir eue en main).

Cz. Jankowski, J. War-ska, Z. Brodzki, St. Podhorska-Okolów s'accordent pour admirer en Anatole France la souplesse et le raffinement de son esprit, son scepticisme discret, son érudition, la finesse de son ironie.

J. War-ska souligne la facilité avec laquelle Anatole France embrasse des points de vue différents. Sceptique, il se plait à l'étude de la passion non étouffée par la raison. Sobre et exempt de sensiblerie, il se rapproche de l'esprit hellénique qu'il connaît si bien. Optimiste et mû par la pitié, il se prononce avec enthousiasme pour une juste cause (l'affaire Dreyfus). Zb. Brodzki rejoint ce dernier point de vue. Cz. Jankowski voudrait réserver le scepticisme de France au domaine de la raison ; la beauté et la bonté auraient été pour lui des valeurs positives et réelles. En reconnaissant celle du sentiment, il se rapproche de Tolstoï. Cz. Jankowski cherche aussi à le défendre contre certains reproches occasionnés, croit-il, par des malentendus. La brève notice commémorative de St. Podhorska-Okolów met surtout en relief Anatole France bibliophile.

L'hebdomadaire *Wiadomości Literackie* a célébré Anatole France par une série d'articles en 1924 (N° 43) et en 1930 (N° 51-2) par l'essai de P. Hulka-Laskowski. Nous y retrouvons les jugements admiratifs sur le grand artiste : son scepticisme est, cette fois, l'objet d'éloges.

Riche et diversifiée, l'œuvre d'Anatole France a intéressé les critiques polonais par ses différents aspects. C'est ainsi que J. Makarewicz étudie Anatole France — sociologue. Bien que le grand romancier n'ait jamais tenu à créer un système, on peut extraire de son œuvre certaines vues d'ensemble. J. Makarewicz nous présente ainsi successivement les idées de France sur la société, sur les rapports mutuels des classes, sur les conflits sociaux, sur la guerre, le crime et le châtiment. Makarewicz voit les sources de toutes ces idées dans la vaste érudition de France. Elles ne sont nullement novatrices, mais l'auteur a su leur donner une forme originale en les divulguant par ses romans, genre littéraire caractéristique du XIX^e siècle. Pessimiste et sceptique, France rebute aussi bien les théoriciens que les hommes d'action, cependant ses curieuses études de sociologie comparée conduisent à une connaissance profonde de la société.

L'étude sur Anatole France, de Tadeusz Grabowski, fournit la meilleure vue d'ensemble qu'on ait donnée sur lui en Pologne. Admirateur de France, Grabowski sait pourtant être impartial et, grâce à une bonne connaissance de la bibliographie française du sujet, il aboutit à des conclusions solides. Dans une centaine de pages, il étudie successivement Anatole France homme et écrivain, les opinions exprimées sur lui par Rod, Lemaître, Pellissier, Deschamps, Wyzewa et d'autres, ses débuts littéraires, ses romans, en suivant l'ordre chronologique et d'après les problèmes qu'ils posent, enfin son œuvre de critique littéraire et de conteur, aussi bien que son activité sociale.

Dix ans plus tard, A. Grzymała-Siedlecki célèbre le 70^e anniversaire de France, en même temps que *La Révolte des Anges*, récemment parue. Siedlecki parle de l'enfance du grand écrivain, il met en valeur le rôle

de la bibliothèque dans chaque roman de France. Les types préférés du romancier sont des érudits, des bibliophiles, des bibliothécaires, des dilettantes, tels M. Bergeret et l'abbé Coignard. Anatole France vit dans le monde des idées, ayant renoncé à toute joie qui provient des sources irrationnelles. Passionné pour la pensée pure, France mésestime la sensibilité. C'est pourquoi la femme lui semble un être inférieur, en quoi il se rapproche des théologiens médiévaux. Par rapport à la religion, France se trouve aux confins de la sympathie et de l'hostilité, il revient toujours aux problèmes de la foi et du culte, probablement sous l'influence de Renan et des positivistes. En tant que penseur, il est nihiliste. Par contre, son art est parfait, grâce à la langue française, comme matière; et grâce à la dialectique, comme forme, l'une et l'autre étant rehaussée par l'incomparable ironie de l'écrivain.

M. Brahmer étudie le rôle du livre dans la vie et dans l'œuvre d'Anatole France. Erudit et bibliophile lui-même, M. Brahmer nous présente successivement le goût de France pour les « chroniques de l'esprit humain », son culte de l'art, l'influence du milieu, l'amour du romancier pour les livres. Il passe en revue les personnages des bibliophiles mis en relief par France, le rôle du livre dans ses romans. Enfin il met en valeur le problème des sources d'Anatole France, autrement dit, la manière particulière dont l'auteur de *Thaïs* tirait parti de ses lectures. L'art de vivre consistait pour France à se divertir, et c'était les livres qui le divertissaient.

Wł. Folkierski trace un portrait d'Anatole France vu à travers son œuvre, en étudiant ses idées. En quelques pages vigoureuses, Folkierski donne deux aspects de l'œuvre francienne représentée par *Le Crime de Sylvestre Bonnard* et par *Le Lys rouge*. Anatole France ironique et débonnaire devient sardonique et agressif sous l'influence de Mme de Caillavet. C'est elle qui est à l'origine de la grande crise que France a traversée au cours de la dernière décennie du XIX^e siècle. Folkierski en étudie les conséquences pour l'œuvre et pour la renommée d'Anatole France.

J. Parandowski a songé à écrire une monographie sur France sous le titre « Doctor Subtilis ». Cependant, ce projet n'ayant pas abouti, il s'est borné à un essai, d'ailleurs fort intéressant, et qui témoigne d'une connaissance profonde de l'œuvre francienne. Dans une quinzaine de pages, il étudie l'évolution d'Anatole France, en soulignant, lui aussi, le rôle capital de Mme de Caillavet qui a veillé sur le talent et sur la gloire de son ami. Parandowski rappelle, en outre, la signification européenne de France, représentant du génie français et de la civilisation latine, et relève l'originalité de son œuvre à l'époque de Tolstoï et d'Ibsen. Il voit dans son scepticisme une sorte d'esprit « fin de siècle ». Il termine par des remarques sur la renommée posthume d'Anatole France.

Le vingt-cinquième anniversaire de la mort d'Anatole France apporta plusieurs articles commémoratifs. Dans la plupart, l'auteur de *La Révolte des Anges* est étudié par rapport aux problèmes de la vie moderne. En voici quelques-uns à titre d'exemple. W. J. Dobrowolski présente Anatole France comme miroir de son époque (*A. France - zwiarcadlo epoki*) dans sa conférence radiodiffusée en octobre 1949 ; le même critique, ainsi que H. Vogler, consacrent à Anatole France des souvenirs dans l'hebdomadaire *Przekrój*. T. Sarnecki (*A. France jakiego nie znamy*, Problemy 1949) nous parle d'Anatole France « inconnu ». Son point de départ, c'est le volume

récemment publié *Trente ans de vie sociale* d'A. France (commentés par Claude Aveline). Il voit dans Anatole France un homme d'action qui fraye la voie au socialisme.

Certains périodiques ont mis à profit des publications françaises récentes concernant Anatole France. Ainsi *Gazeta Krakowska* a publié en traduction polonaise une suite d'articles de M. Marcel Cachin sur Anatole France.

Cracovie.

Maria STRZALKOWA.

JAN STEN (LUDWIK BRUNER) — TRADUCTEUR D'ANATOLE FRANCE

On a dit d'Anatole France que, pour l'Europe, il représentait le génie de la France, et, pour le reste du monde, celui de l'Europe.

Il n'est donc pas étonnant que la littérature polonaise, dont les liens avec la France ont toujours été très étroits, n'ait pas tardé à s'assimiler cet écrivain, bien que son esprit lui fût plutôt étranger. C'est précisément par ces considérations qu'a justifié son entreprise le premier traducteur polonais d'Anatole France, Jan Sten. Et il y a sans doute intérêt à faire connaître en France ce Polonais qui a subi à tel point le charme du grand écrivain français.

Ce qui doit frapper tout d'abord, c'est que Jan Sten, critique, poète, traducteur, auteur d'œuvres dramatiques et de nouvelles, n'était autre que Louis Bruner, chimiste de haute valeur.

Au cours de sa vie trop brève, hélas, (1871-1913) il obtint, après avoir suivi une carrière scientifique normale, le titre de professeur à l'Université de Cracovie. Malgré ses nombreuses occupations (organisation de la Société des Chimistes polonais, conférences à « l'Université populaire »), il ne cessa jamais de cultiver les lettres.

On ne saurait d'ailleurs le comprendre qu'en fonction de l'époque où il a vécu. C'était, en effet, l'époque de la « Jeune Pologne », appellation qui désignait le courant littéraire représentant la variété polonaise du « modernisme ».

C'est, vraisemblablement, l'atmosphère de ce temps qui l'a incité à écrire des poésies. En réalité, le recueil de poésies qu'il publia en 1899 n'apportait rien de neuf aux lettres polonaises. Le pessimisme, l'esthétisme, la conception de la nature comme le symbole d'une réalité profonde, répondent bien aux sentiments qui dominaient alors. Ses vers furent favorablement appréciés par Wilhelm Feldman, éminent critique polonais à cette époque. Mais, aujourd'hui, elles sont lettre morte.

Jan Sten, incontestablement doué pour les lettres, a suivi diverses voies pour traduire ses inspirations. En 1900, il publia un recueil de nouvelles, dont les personnages étaient singulièrement portés, comme l'a dit W. Feldman, à « déchirer leurs entrailles spirituelles ». C'est ainsi que l'atmosphère de l'époque a pesé sur un homme que le tempérament inclinait plutôt vers la gaieté et l'ironie.

Jan Sten s'essaya aussi dans l'art dramatique. Il composa une pièce : *Trzy dusze* (Trois âmes), qui fut jouée en 1902.

Enfin, il s'est signalé comme critique. Il collabora à la revue *Krytyka*, à tendance progressiste, qui paraissait à Cracovie de 1899 à 1914, et dans laquelle il fit paraître de nombreux articles sur la production contemporaine. Il publia, en outre, quatre volumes d'essais et d'études littéraires, dont voici les titres : *Dusze współczesne* (Âmes contemporaines), 1902 ; *Pisarze polscy* (Ecrivains polonais), 1902 ; *Szkice krytyczne* (Essais critiques), 1906 ; *Wyspiański*, 1909. Il y dessina surtout les silhouettes des écrivains de la « Jeune Pologne ».

Si l'on met à part son étude sur le poète polonais Adam Asnyk, où il se place à un point de vue objectif, la plupart de ses essais sont inspirés par une attitude impressionniste. Suivant son sentiment personnel, il cherche pour chacun son trait caractéristique.

Aussi, dans ses synthèses, fait-il souvent preuve d'une grande pénétration. Mais, quand il part des principes faux, qu'il a empruntés à l'esprit de l'époque, il n'est plus capable d'un jugement droit.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'il reste fidèle aux tendances de la critique dite impressionniste, il est original et lucide.

Cependant, quand il s'agit de son œuvre de critique, on ne saurait méconnaître l'influence d'Anatole France. « Le bon critique est celui, disait l'auteur de *Thaïs*, qui raconte les aventures de son âme au milieu des chefs-d'œuvre ». Ce principe, Jan Sten l'a fait sien incontestablement, et n'a pas manqué de le reconnaître W. Feldman. « Comme tous les impressionnistes, notait ce dernier, Jan Sten s'est formé, lui aussi, à l'école française ; il a eu comme maître Anatole France, à qui il devait ses idéals dissimulés sous le scepticisme, l'élégance de l'expression, la clarté et la précision de la pensée ». En ce qui concerne le style de Jan Sten, ce jugement appelle des réserves. Mais il est sans conteste disciple d'Anatole France dans sa manière de pénétrer l'âme du poète en analysant ses vers, et dans sa prédilection pour les formules originales et paradoxales.

Ce qui a poussé le critique polonais vers Anatole France, c'est sans doute quelque parenté psychologique avec le grand maître français. Jan Sten était porté, lui-même, à l'ironie et partageait les vues d'Anatole France sur les questions sociales, bien qu'il ne fût pas allé aussi loin que lui dans sa conception du progrès.

A cet égard, rien de plus caractéristique que son introduction au *Wybór pism A France'a* (Choix d'écrits d'Anatole France). « Je voudrais, avec ces traductions, écrivait-il, payer une dette ancienne. J'ai connu une longue souffrance. C'est alors que je me suis avisé qu'un livre pourrait être un ami. Pour moi, c'était le livre d'Anatole France. J'ai trouvé la consolation dans cette philosophie sublime et compatissante, dans la beauté exquise et harmonieuse de cette philosophie ».

Ce « Choix d'écrits d'Anatole France » comprenait neuf volumes : I. — Œuvres critiques (extraits de la *Vie Littéraire*), 1904 ; II. — *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, 1904 ; Nouvelles (extraits de *L'Etui de Nacre* et *Le Puits de Sainte-Claire*), 1905 ; IV. — *Thaïs*, 1906 ; V. — VI. — *Histoire contemporaine : L'Orme du Mail, Le Mannequin d'Osier, L'Anneau d'améthyste*, 1909-1910 ; VIII. — *L'Île des Pingouins*, 1909 ; IX. — *Les dieux ont soif*, 1912.

Le crime de Sylvestre Bonnard a paru séparément.

C'étaient les premières traductions d'Anatole France en langue polonaise (1). Leur valeur en tant que traduction est incontestable. Et ce qui témoigne avec éclat de leur qualité, c'est qu'elles ont été rééditées plusieurs fois, bien qu'il y eût beaucoup d'autres traducteurs de France.

Le style de Jan Sten rend parfaitement celui de l'original, grâce à la clarté, à la savante cadence, à la précision. Le fait mérite d'autant plus d'être souligné que le style personnel du traducteur est, au contraire, chargé d'émotivité, comme, en général, celui des écrivains de la « Jeune Pologne ».

En comparant trois traductions polonaises du *Crime de Sylvestre Bonnard*, celle de Jan Sten, celle de Tadeusz Świstakowski (1922) et celle de Janina Mareschowa (1922), on doit reconnaître que la première surpasse les deux autres. Toutes les fois que la langue polonaise le permet, Jan Sten traduit littéralement et rend l'original avec plus de fidélité. Là où une telle traduction n'est pas possible, il recourt à la transposition.

Les traductions de Jan Sten ont subi l'épreuve du temps. Anatole France est accessible aux lecteurs polonais grâce à ce chimiste, excellent traducteur, critique subtil, qui a agi sur ses contemporains aussi par son charme personnel.

Jan Sten a payé ainsi sa dette de reconnaissance au grand prosateur français.

Cracovie.

Jerzy KWIATKOWSKI.

LUDWIK BRUNER - CHIMISTE

Ludwik Bruner (1871-1913), professeur de chimie physique à l'Université de Cracovie, est né à Varsovie le 15 avril 1871. Son père était médecin. En 1888, il termina ses études secondaires dans un lycée classique et étudia ensuite pendant trois années à la Faculté des Sciences de l'Université de Varsovie, mais c'est à l'Université de Dorpat, où il poursuivit ses études, qu'il obtint, en 1893, le grade de « candidat » en chimie.

Ayant rempli pendant une année les fonctions d'assistant du professeur Pawlewski à l'Ecole Polytechnique de Lwów, il se rendit, en 1894, à Paris où il travailla au laboratoire de Berthelot. A son retour en Pologne il fut nommé assistant du professeur Schramm au laboratoire de chimie organique de l'Université de Cracovie et exerça ces fonctions jusqu'en 1910. Bien que ce laboratoire fût mal pourvu d'appareils, il continuait des recherches de chimie physique. Pour mieux connaître les progrès de cette discipline, il fit plusieurs voyages à l'étranger. En 1898, il travailla chez Ostwald, à Leipzig, en 1903, chez Nernst à Göttingue et chez Haber à Karlsruhe, et en 1907 il fit connaissance de plusieurs laboratoires en Angleterre : il visita celui de Rutherford à Manchester, celui de Ramsay à Londres, et celui de Donnan à Liverpool. Ayant obtenu le grade de docteur à l'Université de Cracovie en 1898, il fut nommé, en 1901, maître de conférences à l'Ecole Polytechnique de Lwów, et en 1904 à l'Université de Cra-

(1) A vrai dire, en 1901, parurent dans différentes revues, les traductions faites par St. Popowski de plusieurs nouvelles et de *Clio*.

covie. Professeur extraordinaire de chimie physique en 1907, il devint, en 1910, directeur de l'Institut de Chimie nouvellement créé. C'était le premier laboratoire de chimie physique en Pologne. Louis Bruner était sur le point d'être nommé professeur ordinaire, lorsqu'il décéda presque subitement le 5 décembre 1913 à Cracovie.

Le champ de ses recherches était très étendu : on doit signaler surtout ses multiples travaux de photo-chimie ainsi que ceux qui ont pour point de départ la réaction du benzol sous l'effet du brome déclenché sous l'éclairage par les catalyseurs ; ensuite ses recherches d'électro-chimie et de physico-chimie, ses travaux effectués avec Haber sur la nature acide du sélénohydrogène et du tellurohydrogène. Louis Bruner a publié aussi des travaux (en collaboration avec Tołłoczko) sur la cinétique chimique dans les systèmes non homogènes et beaucoup d'autres encore. Enfin, il a rédigé avec Tołłoczko deux excellents manuels de chimie inorganique et de chimie organique, qui, destinés d'abord pour l'enseignement secondaire, furent transformés de manière à pouvoir servir dans l'enseignement supérieur. Excellent pédagogue, auteur d'un livre sur les « Notions et les Théories de la Chimie », (*Pojęcia i teorie chemiczne*, Varsovie 1904), il a formé beaucoup de disciples qui enseignent actuellement dans les Universités polonaises (1).

Cracovie.

Tadeusz ESTREICHER.

MA VISITE CHEZ ANATOLE FRANCE (*Świat Słowiański*, - Cracovie, février 1905)

C'était une matinée de janvier, grise, froide et brumeuse. Le métro me transporte en rien de temps aux environs du Bois de Boulogne où, dans la Villa Saïd, située un peu à l'écart, habite le maître du roman philosophique, le critique impressionniste raffiné, le défenseur de Dreyfus, le collaborateur de l'*Humanité* socialiste, Anatole France. Une Suissesse voûtée m'ouvre une porte ornée, par laquelle on entre dans un intérieur qui a l'air d'un musée. Sur les panneaux, aux encoignures et sur les tables dans les pièces du rez-de-chaussée, on voit des tableaux, des dessins, des gravures, des statuettes ; tout cela témoigne que le maître de la maison aime la beauté plastique et que son goût s'oriente vers l'art de la Grèce ancienne et de Rome. Parnassien délicat qui a autrefois beaucoup apprécié Leconte de Lisle, il ne pouvait pas être autre.

Au premier étage vient au-devant de moi un homme imposant, svelte et agile malgré son âge, moustaches et cheveux gris, un sourire aimable au coin des lèvres finement découpées. Je m'assieds auprès de la cheminée dans la chambre du maître et je regarde avec fierté l'étude que je lui avais consacrée et qu'Anatole France a fait relier avec soin. Je le remercie pour cet honneur d'autant plus chaudement qu'il ne la connaît que grâce à un résumé français. Notre entretien roule sur les derniers événements de Russie et de Pologne. Ces événements ont éveillé un vif intérêt en France et notamment dans les milieux cultivés et portés vers un certain idéalisme, en

(1) *Polski Słownik Biograficzny*, Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, tome III, 1937, p. 21-22.

leur rappelant la question polonaise, oubliée après des dizaines d'années, et les droits de la Pologne à la vie et au développement libres. A l'entretien prennent par le journaliste Semenoff de la rédaction de l'*Européen* et le représentant de la jeunesse qui veut protester contre le dernier massacre des foules à Saint-Pétersbourg. Anatole France me questionne sur la situation politique en Pologne. Je lui donne la caractéristique de divers partis politiques et je lui décris la conduite du gouvernement russe depuis la dernière insurrection, sans ménager, à ce propos, la société et la presse françaises qui, aujourd'hui, n'ont même plus de larmes pour leurs anciens amis, qui considèrent la cause de la Pologne comme perdue, et qui voient dans les Polonais des rêveurs incorrigibles et même des fous prêts à provoquer des soulèvements de connivence avec les Anglais, les Juifs et le Japon. Anatole France proteste avec vivacité et parle, avec une connaissance surprenante du sujet, de la situation intérieure de la Russie, pour tracer ensuite l'image d'une future fédération des peuples qui entrent dans la composition de l'Empire des Tsars. Les Slaves, dit-il avec ardeur, en sont l'élément prépondérant, et ainsi les Russes, les Ukrainiens, les Polonais vont constituer, avec les Finlandais, les piliers de cette fédération ; la liberté et le respect des besoins de chaque pays ou de chaque peuple seront le lien unissant tous les membres de cette fédération qui, seule, pourra rapprocher ce monde hétéroclite de la civilisation occidentale dans le sens des buts de l'humanité et de l'internationalisme.

Pour contribuer à la réalisation de cette idée, Anatole France voudrait prendre une part active aux travaux de la nouvelle Société des Amis de la Russie Libre. D'après lui, les meetings et les manifestations ne mènent à rien, il faut une action continue et de la propagande. Il pense que l'agitation ouvrière en Pologne russe est le commencement d'une insurrection, qu'elle se développe à la suite d'une entente avec le mouvement russe et que bientôt elle entraînerait toute la nation...

... Nous passons à la littérature polonaise dont Anatole France ne connaît que Sienkiewicz. Il trouve que *Quo Vadis* est une œuvre stupide et il y voit l'expression d'un néocatholicisme polonais. D'ailleurs, Sienkiewicz aurait, d'après lui, un peu de talent, mais il en fait un mauvais usage...

Tadeusz GRABOWSKI.

ANATOLE FRANCE ET LA POLOGNE

M. Henri Bédarida, professeur à la Faculté des Lettres de Paris, a publié une étude sur l'attitude d'Anatole France envers l'Italie et la civilisation italienne (1). Pour le faire, il n'a pas manqué de matériaux, et la difficulté de sa tâche a consisté dans le choix des pages de ce grand écrivain français qui a tant admiré aussi bien l'Italie antique que l'Italie du moyen-âge et du temps de la Renaissance. Bien entendu, il ne saurait être question d'une étude analogue sur le thème : Anatole France et la Pologne. Parmi les pays slaves, la Russie seule était l'objet d'un vif intérêt de France, et l'on pourrait écrire là-dessus un article (à moins qu'on ne l'ait déjà fait), en utilisant tout ce qu'il a dit ou écrit sur la Russie et les Russes, sur l'alliance franco-russe, sur la révolution russe de 1905 comme sur celle de 1917, enfin, sur la littérature russe (2).

Mes observations sur l'attitude d'Anatole France envers la Pologne et les Polonais se rattachent à un travail plus vaste, presque achevé, sur la Pologne dans la littérature française de 1848 à 1948, et constituaient des matériaux à une conférence (qui n'a pas eu lieu) à l'occasion du 25^e anniversaire de la mort de France, en 1949. Etranger à un chauvinisme inepte, je reproduirai ici les opinions d'Anatole France sur la Pologne, quelles qu'elles soient. J'estime que seule une étude objective des relations franco-polonaises peut contribuer à les étayer sur des bases saines et solides.

I

Le jeune Anatole France a dû entendre parler de la Pologne dans le Collège Stanislas dont le nom est associé à ce pays, et dans lequel il a étudié pendant plusieurs années. Dans un livre consacré à France, ce collège est présenté comme Collège « Saint-Stanislas » (3), mais en réalité, comme on peut l'apprendre dans le livre de jubilé de 1905, ce nom vient de Stanislas Leszczyński, roi de Pologne (4).

On sait quelle influence décisive ont eu, sur la formation des idées de France, ses années d'études dans cette école dirigée par des prêtres. Ses biographes sont presque unanimes à attribuer à cette influence, d'une part, son goût pour les légendes chrétiennes et pour la liturgie catholique, et, d'autre part, son aversion pour le christianisme et pour le clergé catholique (5).

II

Un des premiers imprimés publiés sous la signature d'Anatole France fut une brochure artistement éditée — extrait de *L'Amateur d'autographes* — ayant pour titre *Bernardin de Saint-Pierre et la Princesse Marie Miesnik* (Paris, J. Charavay aîné, 1875, 8 pp. ; édition tirée à 40 exemplaires). Ces pages étaient détachées d'une étude de France sur l'auteur des *Harmonies de la nature*, destinée à servir de préface à l'édition de *Paul et Virginie* (6). Les informations d'Anatole France sur le séjour de Saint-Pierre en Pologne et sur son aventure, ou réelle ou enjolivée par des procédés littéraires, avec la future princesse Marie Radziwiłł (née Lubomirska), étaient puisées, ainsi qu'il le dit expressément lui-même, dans la biographie de Bernardin, due à la plume d'Aimé Martin, et qui, on le sait bien, a été sévèrement jugée par Maurice Souriau comme un amas de récits fictifs.

Dans la brochure d'Anatole France, on trouve nombre de détails amusants, destinés à relever « la couleur locale » polonaise. Il écrit par exemple : « Radziwiłł, palatin de Wilna, un géant, un sauvage, vêtu de la peau d'un ours qu'il avait étouffé dans ses bras, sortit des forêts de Lithuanie et appela à la liberté la patrie dont il semblait l'image héroïque... » « Saint-Pierre tomba à Varsovie. Il y vit quelques seigneurs étincelant de soie et de fourrures, répandant un éclat oriental au milieu de leurs janissaires, de leurs spahis, de leurs colpacks et de leurs uhlands... » « Saint-Pierre vivait près de Marie au milieu des starostines et des palatines, dans ce monde qui joignait la vivacité de l'Europe à la magnificence de l'Asie... » (7).

III

Les thèmes polonais sont très rares dans l'œuvre de France. Par-ci par-là on trouve mentionnées la Pologne ou les choses de Pologne : « les paysans de Pologne » (*Le Lys*, chap. I) ; « la reine Marie Leczinska » (*L'Ile*,

VII, chap. IV) ; « la Vistule » (*La Chemise*, Œuvres XIX p. 287) ; « l'art français... en Pologne » (*Les Dieux ont soif*, Œuvres XX, p. 14) ; « l'ex-voto... offert par la reine de Pologne à l'église de Notre-Dame de Liesse, en Picardie » (cet ex-voto est mentionné deux fois : *Le Mannequin d'osier*, chap. V, et *Pierre Nozière*, Œuvres X, p. 467).

Dans la nouvelle *Le Comte Morin* on trouve les noms : « Varsovie... Langiewicz... mademoiselle Pustowoitoff » (*Œuvres complètes* XXV, p. 280) (8). Dans la critique d'un livre de Lucien Perey, France est amené à parler de la princesse Massalska, la future princesse de Ligne qui « après un divorce audacieux, épousa le comte Jean Potocki, chambellan du roi de Pologne » (*Le Temps* 30.I. 1887 et *La Vie Littéraire* I p. 36-46) (9). Maria Krysinska et Stanislas de Guaita (10) sont mentionnés dans le feuilleton du *Temps* (9.X.1891).

La plus importante « contribution polonaise » d'Anatole France, c'est d'avoir publié, dans l'avant-propos à l'édition de *l'Histoire d'Henriette d'Angleterre* de Madame de La Fayette (11), deux lettres de Marie-Louise de Gonzague (femme de Ladislas IV, et de Jean Casimir, rois de Pologne), où elle donne des détails sur la vie contemporaine en Pologne et sur les relations franco-polonaises. Ces lettres sont accompagnées de la note suivante de l'éditeur : « Ces deux lettres n'étaient point connues et sont publiées par moi sur les originaux écrits de la main de Marie de Gonzague ».

IV

On sait l'intérêt qu'Anatole France portait à l'astronomie. On trouve fréquemment dans ses œuvres des digressions philosophiques, inspirées par des livres sur cette science — (c'étaient surtout des livres de vulgarisation comme ceux de Camille Flammarion) (12), et, à plus d'une reprise, il fait l'éloge de Copernic et de son système (13). Dans *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, il le situe dans le XVII^e siècle, mais c'est un *lapsus calami* (14). Ce qui est plus important, c'est que France considérait Copernic comme Polonais : « Un chanoine *polonais* démontra le mouvement de la terre, et l'on s'aperçut que... » (*La Révolte des Anges*, chap. XXI).

V

Il n'est pas facile de savoir quelles connaissances France avait en matière de l'art et de la littérature polonais. Il mentionne Mickiewicz dans son article *Mysticisme et science* (*Le Temps* 27.IV.1890 et *La Vie littéraire* IV. p. 60) : « ...Michelet a dit : Nous étions trois cordes harmonieuses : Quinet, Mickiewicz et moi ». C'est la formule souvent répétée : la trinité que formaient trois amis-professeurs au Collège de France (15).

La façon dédaigneuse dont A. F. s'exprimait au sujet de Sienkiewicz et notamment son jugement sur *Quo Vadis* ne saurait étonner ceux qui savent le mauvais accueil réservé par les critiques français au romancier polonais (16).

France, on le sait, n'était pas un mélomane (17). Le nom de Chopin intervient dans *La Vie en fleur* (chap. XXVII) (18).

VI

Parmi les Polonais qu'Anatole France a connus il faut mentionner d'abord Edmond Chojecki (1822-1899), romancier et publiciste qui publiait

ses livres en France sous le pseudonyme de Charles Edmond. Lié d'amitié avec le prince Napoléon, membre influent du conseil d'administration du journal *Le Temps*, bibliothécaire en chef à la Bibliothèque du Sénat, Charles Edmond a joué un rôle assez important dans la vie littéraire et politique de la France (19).

Ayant été admis en 1876 à la Bibliothèque du Sénat en qualité de « commis-surveillant », en vue de quoi il avait fait de nombreuses démarches, Anatole France noua d'abord avec Chojecki des relations amicales. Chojecki fut un des témoins de son mariage, et c'est bien à lui qu'il dédia son premier roman *Jocaste* (20). Mais peu à peu un refroidissement se produisit dans leurs relations qui se transformèrent en inimitié manifeste lorsque le bibliothécaire en chef, trouvant que son subalterne n'était pas assez appliqué, l'amena, en 1890, à donner sa démission (21).

Il est difficile de trancher la question de savoir si cet épisode, comme cherche à le montrer Charles Braibant (22), a eu vraiment pour effet de déterminer une évolution des idées politiques de France et de hâter son aversion pour le système parlementaire de la Troisième République.

VII

Les contacts d'Anatole France avec Théodore de Wyzewa (Teodor Wyzewski, 1862-1917), écrivain français d'origine polonaise, prirent un tournant plus heureux. Bien que leurs opinions sur la politique, les questions sociales et la religion ne pussent s'accorder, et qu'il en fût de même pour leurs idées en matière d'esthétique, France garda beaucoup de sympathie à ce Polonais. Il l'a critiqué sévèrement plus d'une fois, mais il l'appréciait et le recommandait à d'autres (23).

La part de Wyzewa dans les courants intellectuels, esthétiques et sociaux, qui traversaient alors la France, n'a pas encore été suffisamment précisée. Et, sans doute, cet écrivain qui a propagé en France la production littéraire étrangère (anglosaxonne, allemande, russe), qui a rempli pendant longtemps la fonction de critique à *La Revue des Deux Mondes* et qui s'est enthousiasmé pour Wagner et Tolstoï, mérite qu'on fasse une étude complète de son œuvre. On ne l'a pas, d'ailleurs, oublié, et l'on rencontre souvent son nom dans les livres qui paraissent aujourd'hui (24).

Ceux, qui ont étudié la pensée de France, soulignent expressément une certaine influence des livres de Wyzewa sur la formation de ses idées. Il convient de rappeler ici, l'étude de Charles Braibant, *Le Secret d'A. F.* (1935) (25), et le recueil d'articles publiés par lui dans *Le Temps* (11-18 mars 1936) et intitulés *Jérôme Coignard aux champs ou la Paresse d'Anatole France* (26).

VIII

Chojecki et Wyzewa, voilà les deux Polonais avec lesquels France a eu de nombreux contacts. Et c'est par ce qu'il a appris d'eux qu'il a pu se faire une idée sur la culture polonaise et sur la question polonaise. Les autres rencontres, qu'il a eues avec des Polonais, étaient occasionnelles et sans importance.

Il pouvait voir des Polonais et surtout des Polonaises dans le salon de Mme Aubernon (née Lydie de Nerville) qu'il a fréquenté pendant un temps assez long, et dans celui de Mme Arman de Caillavet. Il n'est pas facile d'identifier les Polonais qu'il a connus dans ces circonstances.

Victor du Bled (*La Société française depuis cent ans*, II^e série, 1924) mentionne, comme assistant régulièrement aux réceptions chez Madame Aubernon, une comtesse Potocka, Italienne de naissance, mais qui, du fait de son mariage avec un Polonais, se trouvait introduite dans les milieux de l'émigration polonaise à Paris (27). Dans le salon de Mme de Caillavet on pouvait rencontrer la princesse Catherine Radziwiłł, née Rzewuska, nièce de la femme de Balzac (Mme Hańska) et de la femme de Paul Lacroix (« le Bibliophile Jacob »), bien connue dans le monde cosmopolite (28). Ses souvenirs sur Anatole France sont souvent cités par les Américains qui se sont occupés de la personne et de l'œuvre du célèbre romancier français (29).

Pour ce qui est des autres Polonais que France aurait connus, nous n'avons que des renseignements incertains et contradictoires chez ses biographes. Paul Gsell (*Les Matinées de la Villa Saïd*, 1921, p. 210) nous révèle que France a été introduit par une Polonaise (dont il ne donne pas le nom) dans l'atelier de Rodin (30). Nicolas Ségur (*A. F. anecdotique*, 1929, p. 23 et suiv.) parle d'une cantatrice polonaise qui a enchanté Anatole France (31), mais ce même Ségur (*Conversations avec A. F.*, 1925, p. 64) raconte ce même épisode en présentant cette cantatrice comme une Russe (32).

Les livres de M. Lahy-Hollebecque (*A. F. et la femme*, 1924) et de M. Ajzensztejn (*La femme et l'amour dans l'œuvre d'A. F.*, 1928) n'apportent rien en ce qui concerne les Polonaises que France aurait connues.

IX

Au sujet de la part de Mme de Caillavet dans la maturation de l'œuvre de France, qu'il nous soit permis d'enregistrer, à titre de curiosité, un détail qui ne concerne là Pologne que très indirectement : dans *Le Lys Rouge* une partie de l'action se déroule dans l'hôtel de l'ancienne Avenue de Tokio, qui a abrité pendant longtemps, entre les deux guerres mondiales, l'Ambassade de Pologne et fut démoli en 1936. Mme Jeanne-Maurice Pouquet en parle dans son livre : *Le Salon de Madame Arman de Caillavet* (1926 p. 146) (33).

X

S'il est difficile de préciser les contacts d'Anatole France avec les Polonais sur le terrain de Paris, et s'il y a lieu de faire peu de cas de ces contacts, étant donné leur caractère mondain et salonnard, on ne doit pas négliger les relations de l'écrivain français avec des personnalités qui ont fait connaître plus ou moins leurs idées sur la question polonaise. Outre Chojecki et Wyzewa, il faut mentionner ici Georges Brandès, auteur d'un livre sur la Pologne (34), Ernest Renan (35), Maurice Barrès (36) et surtout Antoine Bourdelle, auteur du monument de Mickiewicz, inauguré solennellement par la municipalité de Paris, place de l'Alma, le 28 avril 1929 (37).

XI

Les événements révolutionnaires de Russie de 1905 et des années suivantes ont rappelé à Anatole France la question polonaise qu'il considérait d'ailleurs comme une affaire intérieure russe et dont la solution pouvait être trouvée, selon lui, dans une fédération des peuples slaves.

Voici ses déclarations à ce sujet :

« Les nations martyres, l'héroïque Pologne et l'honnête Finlande, encore tout déchirées par le fouet des bourreaux,

se lèvent, frémissantes ». (Discours du 30 janvier 1905, *Vers les temps meilleurs*, III p. 10) (38).

« C'est au bord de la Néva, de la Vistule et de la Volga que se décide, en ce moment, le sort de l'Europe nouvelle et de l'humanité future ». (Discours du 16 décembre 1905, *ib.* III p. 52) (39).

« Envoyons un hommage fraternel et respectueux à la Russie qui combat pour sa liberté, à la Finlande si ferme à ressaisir ses droits violés par l'empereur parjure, à la Pologne qui sait, avec un mélange exquis d'héroïsme et de sagesse, concilier les aspirations légitimes et les solidarités nécessaires » (le même discours, *ib.*, III p. 53) (40).

On doit ajouter à cela l'opinion qu'Anatole France a exprimée dans l'interview — inconnue en France — qu'il eut avec un savant polonais, auteur d'un livre sur son œuvre, Thadée Grabowski (41).

France ne figure pas parmi les personnages qui ont répondu à l'enquête organisée par Sienkiewicz en 1908 (*Prusse et Pologne*).

XII

Le voyage que France avait effectué du 13 juillet au 18 août 1913, et au cours duquel il s'était arrêté à Varsovie, le 28 juillet 1913, pour peu de temps (42), n'a laissé, autant que je sache, qu'une faible trace dans les réflexions suivantes, fondées sur des réminiscences littéraires plutôt que sur l'observation des faits (Marcel Le Goff, *A. F. à la Béchellerie*, 1924, p. 99 ; édition de 1947 p. 119) :

« Je connais la Russie, j'y ai fait un voyage avant la guerre. J'ai vu Varsovie et le régime auquel était soumis la Pologne. Je me rappelle avoir contemplé des cortèges interminables de condamnés partant pour la Sibérie. Il y avait des vieillards, et des femmes, et tous devaient faire la route à pied ; les enfants suivaient leurs parents, ils mouraient en chemin, personne ne s'occupait d'eux. Des escortes de Cosaques convoyaient ces malheureux. On m'a dit qu'il n'arrivait à destination qu'une faible minorité, les plus résistants ; les autres mouraient sans secours sur le bord des routes. C'était presque tous les jours qu'on pouvait voir s'acheminer ces cortèges de misérables, que la police du tsar avait marqués pour l'exil et la mort. Voyez-vous, quand on a contemplé, comme moi, ces spectacles, on ne peut que souhaiter voir le tsarisme s'abîmer dans le sang ».

Détail caractéristique : le journal le plus répandu, et le plus mondain, dans la capitale de la Pologne, le *Kurier Warszawski* (l'édition du matin, le 29 juillet 1913) n'a donné qu'une brève nouvelle annonçant le passage « de l'éminent écrivain français ». Il n'y eut, sans doute, aucune réception en son honneur et il ne prit pas contact avec le milieu littéraire de Varsovie.

XIII

On peut être surpris par le silence observé par France au sujet de la question polonaise pendant la première guerre mondiale. Dans les reportages, relatant des propos plus ou moins authentiques de l'écrivain français (43), il n'y a pas un mot là-dessus. Cela vaut aussi pour le livre de Marcel Le Goff, *Anatole France à la Béchellerie* (L. Delteil 1924) qui est le

compte rendu le plus sérieux des entretiens avec lui et pour sa traduction anglaise (44). Mais dans l'édition « revue et augmentée » (45) de 1947 (éditeur : Albin Michel) on trouve deux nouveaux passages dans lesquels Anatole France se révèle hostile à la création d'un Etat polonais et à l'indépendance de la Pologne, cf. pages 119-120 et 268.

Il serait puéril de contester l'authenticité des propos de France rapportés par M. Le Goff. Il est cependant regrettable que les entretiens qu'il relate ne soient pas datés exactement et qu'ils soient présentés sous un titre trop général « Propos et souvenirs 1914-1924 ». Nous manquons ainsi de données pour reconstituer le fond psychologique des jugements défavorables exprimés par A. France au sujet de la Pologne. Ils pourraient s'expliquer par le fait que France n'avait rencontré que des Polonais appartenant à un certain milieu, des mondains qui fréquentaient les salons parisiens au tournant du XIX^e et du XX^e siècle. Sans doute son animosité pour le catholicisme et le romantisme (46) n'y a pas été étrangère, et selon l'opinion généralement reçue à l'étranger les Polonais étaient une nation fanatiquement attachée au catholicisme et portée à se guider par ces considérations d'ordre émotif, inspirées par la littérature romantique.

Il faut rappeler aussi que France condamnait le traité de Versailles (47) et que dans les années 1919 et 1920, c'est-à-dire pendant le conflit armé polono-russe, il se solidarisait entièrement avec les chefs de la Révolution d'octobre (48).

XIV

Dans ce fascicule du *Bulletin* on trouvera, à un autre endroit, une liste de traductions polonaises d'Anatole France, ainsi que le relevé de travaux publiés en Pologne sur son œuvre. A ce relevé on doit ajouter encore les études d'auteurs polonais qui écrivaient en langues étrangères, notamment celles de Théodore de Wyzewa et de Joseph Conrad-Korzeniowski (49) qui furent, l'un et l'autre, de ses admirateurs.

Le travail polonais le plus étendu sur France est celui de Thadée Grabowski, professeur à l'Université de Poznań. Il est juste qu'une photographie de la page de titre de ce livre ait été placée à côté d'autres études importantes sur France au Palais Chaillot pendant l'Exposition de 1937 (50).

La première représentation de *La Comédie de celui qui épousa une femme muette* eut lieu à Cracovie le 14 mai 1910, c'est-à-dire antérieurement à la première représentation de cette pièce à Paris (jouée pour la première fois, le 21 mars 1912, au Café Voltaire, par les soins de la Société des Etudes Rabelaisiennes et sur l'initiative de M. Gustave Cohen) (51).

L'opéra de Massenet, dont le livre est tiré de *Thaïs*, a été joué pour la première fois à Lwów en 1912.

L'opéra de Henri Busser, *Les Noces corinthiennes*, n'est pas connu en Pologne.

Jean Parandowski fit, en 1937, un pèlerinage à la Béchellerie et il en a rendu compte dans un article, enregistré par le bulletin *Le Lys Rouge* (t.V, 1937, p. 196).

Il n'y a pas jusqu'ici de travail synthétique traitant de l'influence d'Anatole France sur les opinions littéraires, politiques et sociales des Polonais. On peut trouver dans le livre de M. Maxime Herman, *Stanislas Przybyszewski de 1868 à 1900* (Paris 1939, chap. XXV, p. 347 et suiv.), des

enseignements précieux sur l'atmosphère intellectuelle de Cracovie pendant les années précédant immédiatement la parution des premières traductions des œuvres de France, effectuées précisément dans cette ville par L. Bruner, professeur de chimie à l'Université Jagellonienne.

Les haut et les bas, observables dans l'influence d'Anatole France en Pologne, concordent chronologiquement (autant que je peux l'apprécier) avec les phases correspondantes notées dans d'autres pays européens. A cet égard, il y a beaucoup d'analogies avec le destin de l'œuvre de France en Espagne où les milieux intellectuels (pour les mêmes raisons à peu près que les lecteurs polonais) ont eu à surmonter, en lisant Anatole France, les mêmes obstacles résultant de l'ancienne tradition catholique et de la place prépondérante que, dans cette tradition, tenaient les éléments romantiques ou baroques. De ce point de vue l'article de M. Jean Sarrailh : *Le prestige d'Anatole France en Espagne* (Revue de littérature comparée XVI, 1936, p. 98 et suiv.), ainsi que sa conférence : *Cervantès et Anatole France* (1935) (52), sont très instructifs pour les Polonais.

NOTES

(1) *A. F. et l'Italie*, Revue des Cours et Conférences, 15 mai 1926.

(2) Je n'ai pu avoir, à Paris, accès aux travaux russes sur A. F. Aussi je ne connais pas l'ouvrage de Mme Valentine Dynnik-Sokolova (Moscou 1934, 424 pp), cité par Talvart-Place (t. VI, 1937, p. 177) et dont un bref compte rendu avait paru dans le bulletin « d'un groupe d'admirateurs d'A. F. », *Le Lys Rouge* (le fascicule du 1^{er} juillet 1934).

Les opinions (critiques) sur l'alliance franco-russe de 1893 : cf. *L'Orme du mail*, chap. XVI et XVII ; *Le Mannequin d'osier*, chap. X ; *La Révolte des anges*, chap. XXXIII (cf. Ch. Braibant, *Le Secret d'A. F.*, p. 153-4 ; M. Gaffiot, *Les théories sociales d'A. F.*, Alger 1923, p. 199 s., 295 s., et *Les théories d'A. F. sur l'org. soc. de son temps*, 1928, p. 110 et 242-3) ; contre le despotisme de l'autocratie tsariste (*Vers les temps meilleurs* I 53 ; *Trente ans de vie sociale*, éd. de Cl. Aveline, 1949, I 65-67) ; sur la guerre russo-japonaise (*Sur la pierre blanche*, Œuvres complètes XIII 487 s. ; *Trente ans*, éd. Aveline, p. 189-192) ; sur la révolution de 1905 (*Vers les temps meilleurs*, III passim) ; sur celle de 1917 et la victoire du socialisme en Russie (Cl. Aveline, *A. F.*, 1948 p. 32, et *Trente ans...*, 1949, p. LII s.).

La figure de la princesse Marie Bagration (*La Vie en fleur*, chap. XXVII ; doit-on y reconnaître Marie Bashkirtseff, comme l'admettent E.P. Dargan, *A. F.* New-York 1937 p. 174, et J. Axelrad, *A. F.* New-York 1944 p. 106 ? — *Le Journal* de M. Bashkirtseff a été analysé par France dans *Le Temps* 12.6.1887, cf. *La Vie littéraire* I 167-176). La figure du prince Dimitri Trepoff, « collectionneur des boîtes d'allumettes » (*Le Crime de Sylvestre Bonnard*, Œuvres II 306 s.). Une mention de la présence des « vilains cosaques qui étaient venus en France en 1815 » (*Le Petit Pierre*, chap. XXX), d'une princesse russe (*Le chat maigre*), etc.

Les préfaces d'A. F. aux ouvrages des écrivains russes, du colonel N. M. Woumlarlarsky (1899) et d'E. Seménoff (1906).

Dans *Le Temps* du 15 et 16 janvier 1877 une caractéristique de l'œuvre de Tourguénéff ; plusieurs observations sur Tolstoï (cf. p. ex. *La Vie littéraire*, V 1949, p. 214, 221-222 ; *Trente ans de v. s.*, éd. Aveline, 1949 p. 66, 118 ; cf. M. Gaffiot, *Les Théories sociales d'A. F.* p. 40 et Annette Antoniu, *A. F. critique littéraire*, 1929, p. 95-96). Cependant France a été peu accessible au charme des romans russes : « Les Russes, comme les Anglais et les Scandinaves offusquent visiblement le cerveau d'A. F., clair, latin, ami de la sobriété, de l'absolue netteté des lignes » (N. Ségur, *A. F. anecdotique*, 1929, p. 97).

En 1913, A. F. accomplit un voyage en Russie.

Sur l'amitié de France pour Charles Rappoport cf. Aveline, Suffel, M. Le Goff, Axelrad, Gsell etc.

(3) J.J. Brousson, *Itinéraire de Paris à Buenos-Ayres*, 1927, p. 290.

(4) *Centenaire du Collège Stanislas*, Paris 1905 p. 20-22 : « Le nom de Stanislas ne fut pas celui d'un prince du ciel... c'est le nom de Stanislas, roi de Pologne, connu par son esprit délicat et orné..., par la protection qu'il se plaisait à accorder aux sciences et aux lettres..., par son application à faire le bonheur de ses sujets ». Le nom du Collège fut institué par l'ordonnance royale du 13 février 1822.

(5) F. Calmettes, *Leconte de Lisle et ses amis*, 1902 p. 296; G. Michaut, *A.F.* 1913 p. VII ; P. Calmettes, *La grande passion d'A. F.*, 1929 p. 53 ; E. P. Dargan, *A. F. 1844-1896*, 1937 p. 58 ; G. Girard, *La Jeunesse d'A. F.*, 1925 p. 59-94.

(6) L'édition parut chez A. Lemerre en 1877 : sur le séjour de Saint-Pierre en Pologne cf. la préface p. 9-13 et les « pièces justificatives » (d'après Aimé Martin et Sainte-Beuve) p. 40-42.

(7) Pour cet épisode polonais dans la biographie de Bernardin de Saint-Pierre cf. p. ex. Fernand Maury, *Etude sur la vie et les œuvres de B. de S.-P.*, 1892 p. 36-57, 58-62, 508-511 et 538 ; Maurice Souriau, *B. de S.-P. d'après ses manuscrits*, 1905 p. 35-60 et 79 ; J. R. G. Rougerie, *Etude médico-psychologique sur B. de S.-P.*, 1938 p. 31 et 51.

On doit signaler aussi à ce propos le livre de Stanisław Wasylewski, *Romans probabki* (L'intrigue amoureuse d'une aïeule, Lwów 1920), écrit d'après des mémoires de l'époque (Wybicki, Matuszewicz, Niemcewicz etc.) et les travaux d'historiens polonais (Askenazy, Konopczyński). Le nom *Miesnik* (et quelquefois *Misnik* ou *Miesnick*, cf. M. Souriau, l.c. p. XVIII et XXII ; L. Carias, *A. F.*, 1931 p. 35), donné à la princesse Marie Radziwiłł, et qui paraît bien étrange aux Polonais, mais qu'on trouve même dans les plus récents livres français sur Saint-Pierre, vient de ce qu'on a mal compris le nom qui désigne une fonction ou plutôt un titre honorifique à l'ancienne Cour royale de Pologne. « *Miecznik* » signifie en effet « porte-glaive », c'est-à-dire le haut dignitaire qui porte le glaive devant le souverain. Ainsi Maria *Miesnik* veut dire Maria *Miecznik(owa)* ou la femme du « porte-glaive ».

(8) Henryka Pustowójtówna, aide de camp du général Langiewicz, s'est signalée par son héroïsme dans l'insurrection polonaise de 1863, et plus tard, dans la guerre franco-allemande de 1870, comme infirmière.

(9) Cf. Ernest Seillière, *La Jeunesse d'A. F.*, 1934 p. 151.

(10) Sur les ascendances polonaises de Stanislas de Guaita cf. Charles Berlet, *Un ami de Barrès : S. de G.*, 1936 p. 62.

(11) L'édition parut en 1882. Cf. *Pages d'histoire et de littérature I*, Œuvres complètes XXIV, 1934, p. 93-98.

(12) Cf. les premières pages du *Jardin d'Épicure* et l'« Entretien sur l'astronomie » dans les *Dernières pages inédites* (1925, p. 165 s. ; l'éditeur, Michel Corday, commente : « ...cet Entretien fut le dernier ouvrage dont A. F. s'occupa ; il y travaillait encore sous les tilleuls à la Béchellerie en juillet 1924, trois mois avant sa mort ».

(13) « ...je veux donner raison à Copernic, mais je n'irai pas jusqu'à obliger Dieu à se faire copernicien comme moi... » (*L'Orme du mail*, chap. VII) ; « Le système de Copernic et de Galilée est absolument inconciliable avec la physique chrétienne » (*L'Anneau d'améthyste*, chap. VII) ; « ...le système de Copernic, brisant les cercles étroits du ciel astrologique, découvre soudain l'immensité des univers » (*Rabelais*, Œuvres complètes XVII, 1928, p. 20 et 241-2) ; le système de Copernic mentionné par A. F. dans la préface au poème de Léon Hély, *Mentis*, 1896 (cf. Œuvres complètes XXV, 1935, p. 37).

(14) Cf. la notice de J. M. Carrière, *A. F. and Copernicus* (Philological Quarterly, Iowa, V 1926 p. 281 : « this chronological negligence would be ascribed to A. F. or to M. d'Astarac ? »)

(15) Cf. Ladislas Mickiewicz, *La trilogie du Collège de France : Mickiewicz, Michelet, Quinet* (Paris 1924) ; Sigismond L. Zaleski, *Autour de l'amitié de Mickiewicz, Michelet et Quinet* (Varsovie 1924).

Il est vrai que France ne cite que Quinet et Michelet dans *M. Bergeret à Paris* (« ...Qui rendra à nos étudiants... les paroles généreuses de leurs maîtres Quinet et Michelet », chap. VI).

(16) Cf. le passage concernant Sienkiewicz dans l'entretien que France avait accordé à M. Tadeusz Grabowski » (« ...*Quo Vadis* est une œuvre stupide... » ; cet entretien a été signalé par Mlle M. Kosko, *La fortune de Quo vadis de Sienkiewicz*, 1935 p. 136 et 168). Des jugements analogues des critiques français au sujet de l'œuvre de Sienkiewicz ont été relevés par Maria Kosko dans sa thèse. Aux opinions qu'elle a recueillies on pourrait en ajouter d'autres, dont les unes sont élogieuses (cf. p. ex. J. N. Faure-Biguet, *Les enfances de Montherlant*, 1948 p. 23 s., et H. Montherlant, *Pages catholiques* 1947, la préface par Mme Maria Kasterska p. VIII s.) et les autres — elles sont plus nombreuses — défavorables (cf. p. ex. P. Dresse, *Léon Daudet vivant*, 1947, p. 419 : « L. Daudet a ouvert, vers la fin de sa vie, une rubrique sur les faux chefs-d'œuvre, en tête desquels il plaçait *Quo vadis* de Sienkiewicz »).

(17) Cf. P. Calmettes, *La grande passion d'A. F.*, 1929, p. 84 s.

(18) Les biographes d'A. F. notent qu'à son enterrement on a exécuté la marche funèbre de Chopin (J. Axelrad, *A. F. A life without illusions*, New-York 1944 p. 453).

(19) Sur Charles Edmond cf. p. ex. Maxime Du Camp, *Souvenirs d'un demi-siècle* t. I, 1949, p. 177 (Du Camp orthographe : Kojecki) et 213-4 ; Z. L. Zaleski, *Attitudes et destinées*, 1932, p. 157-179 ; Marie-Jeanne Durry, *Flaubert et ses projets inédits*, 1950, p. 385-6.

Sur ses relations amicales avec Georges Clemenceau et sur le rôle qu'il a joué dans la période difficile que Clemenceau devait traverser après l'affaire de Panama cf. Georges Suarez, *La Vie orgueilleuse de Clemenceau*, 1930, p. 273-277 et *Soixante années d'histoire française (Clemenceau)*, 1932, p. 7-11.

(20) Cette dédicace de l'édition de 1879 a disparu des éditions postérieures (à partir de 1985) cf. J. Suffel, *A. F.*, 1946, p. 95 et, aujourd'hui, on ne la trouve même pas dans les notes bibliographiques détaillées, mises à la fin de chaque volume de l'édition monumentale Calmann-Lévy (Œuvres complètes illustrées, t. II, 1925).

(21) Les péripéties d'A. F. à la Bibliothèque du Sénat ont été relatées plus d'une fois. On trouve là-dessus le plus de renseignements, puisés dans les documents officiels, entre autres dans les rapports de Chojecki, dans l'article de Louis Barthou, *A. F., commis-bibliothécaire au Sénat (La Revue de Paris, 1^{er} décembre 1924, p. 481-490)*. Cf. en outre : Annette Antoniu, *A. F. critique littéraire*, 1929, p. 46 s. ; G. Girard, *La Jeunesse d'A. F.*, 1925, p. 217-233 ; E. P. Dargan, *A. F.*, 1937, p. 379 s. ; J. Suffel, *A. F.*, 1946 p. 79 s. et 156 s.

(22) *Le Secret d'A. F.*, 1935, p. 90-96.

(23) Cf. les articles de France dans *Le Temps* (10 et 17.VII 1892 et 4.XII.1892), reproduits dernièrement dans le volume V de *La Vie littéraire*, 1949, p. 204-230. Cf. Annette Antoniu, *A. F. critique littéraire*, 1929, p. 95 et suiv.

(24) Cf. p. ex. Henri Mondor, *Vie de Mallarmé*, 1941, p. 452, 484-5, 518 etc. ; Charles du Bos, *Journal 1924-1925*, 1948, p. 60 ; Fr. Jammes et A. Gide, *Correspondance*, 1948, p. 231 ; P. Claudel et A. Gide, *Correspondance*, 1949, p. 169.

(25) Il s'agit ici de l'influence de l'enquête effectuée par Wyzewa sur les tendances socialistes en France, en Belgique, en Allemagne, ainsi qu'en Angleterre, et publiée en 1892 sous le titre *Le Mouvement socialiste en Europe : Les hommes et les idées*. (Cf. le feuilleton de France dans *Le Temps* du 31 janvier 1892). Braibant reconnaît que c'est sous l'influence de cette publication qu'A. F. a pris intérêt au socialisme, c'est-à-dire qu'il la rattache au changement qui s'est produit dans les idées politiques et sociales du grand écrivain (cf. Braibant, l.c. p. 197-8 et 269-70). Mais il est bon de faire remarquer que, dans le dernier chapitre de son livre (« Conclusion », p. 225 et suiv.), Wyzewa qualifie les courants socialistes d'« utopie irréalisable » et de « maladie chronique de notre société », les socialistes étant comparables aux « bacilles de la phtisie pulmonaire », — enfin il ne trouve pas qu'ils aient la chance de l'emporter, et c'est-à-dire qu'il exprime

des suppositions tout à fait contraires à celles de France. Il vaut la peine de reproduire ici cette opinion de Wyzewa : « Je ne crois pas que les socialistes arrivent jamais à obtenir ce qu'ils réclament ; et je ne crois pas non plus qu'on réussisse jamais à faire cesser leurs réclamations » (p. 226).

(26) Ces articles reliés ensemble sont facilement accessibles à la Bibliothèque Nationale de Paris (8° Ln 27 81996). Ils font connaître la maturation des idées de France, comme elle se traduit dans *Le Prieuré*, dans l'article publié d'abord dans *Le Temps* du 7 août 1892 et mis en épilogue au *Jardin d'Epicure*. *Le Prieuré* parut avec la dédicace à Théodore de Wyzewa.

Et voici l'hypothèse émise au sujet de cet article par Charles Braibant : « Comme tout ce qui était aux antipodes de sa pensée, le tolstoïsme de ce Slave excitait vivement la curiosité de France. En juillet 1892 celui-ci reçut de Wyzewa deux lettres fort précieuses : on y voit jusqu'à quel degré de violence fut portée, chez certains esprits, la réaction antiintellectualiste... C'est dans ces lettres, autant que dans le *Baptême de Jésus* de Wyzewa que France prit, à Saint-Thomas en Laonnois, la matière de la chronique *Le Prieuré*. Il le fit, non pour défendre le nihilisme intellectuel de la nouvelle génération, sa haine de la raison, mais bien pour en montrer les dangers. Même à l'époque de son séjour à Saint-Thomas, c'est-à-dire dans la période de sa vie où l'on considère qu'il toucha le fond du scepticisme, France n'a jamais cessé, malgré les apparences, de nourrir une sourde passion pour l'intelligence, la raison, la science » (*Le Temps* 18 III 1936).

L'hypothèse, émise par Braibant, a été reprise par Jacques Suffel, *A. F.*, 1946, p. 199.

(27) C'est la même comtesse Potocka dont Marcel Proust évoque le souvenir dans ses *Chroniques* (le détail rapporté par Proust au sujet d'une énonciation de Mme Potocka qui, montrant un *chouberski*, s'écria : « Voilà tout ce que me reste de la Pologne », — est aussi connu de V. du Bled, l.c., p. 237-8 ; — à ce propos il vaut la peine de citer la remarque de Robert Burnand : « Je voudrais bien avoir aussi quelques renseignements sur M. Choubersky, qui a tenu dans mon enfance et ma jeunesse une place si importante ; était-ce un philanthrope, un inventeur ou un fumiste, au sens professionnel du mot ? — était-il seulement polonais ? Ses poètes, en tout cas, ornaient, si l'on peut dire, force appartements bourgeois ». *La Vie quotidienne en France de 1870 à 1900*, 1947 p. 127).

Sur Mme Emmanuela Potocka cf. Jacques Emile-Blanche, *La Pêche aux souvenirs*, 1949 p. 160 et suiv.

(28) Cf. Princesse C. Radziwill, *My Recollections* (London, 1904) : sa mère, une aristocrate russe (Daschkoff) ; sur Mme Hańska-Balzac cf. p. 26-38 et l'introduction de Mme Radziwill au livre de Juanita Helm Floyd, *Les Femmes dans la vie de Balzac*, 1926. Les études de Mme R. sur Balzac sont énumérées par Mme Sophie de Korwin-Piotrowska, *Balzac en Pologne*, 1933, p. 72.

Mme Radziwill déclare à chaque occasion son attachement à la Russie tsariste : « my father and grandfather had served Russia faithfully and long » (*Memories of forty years*, London 1914 p. XI), « ...the Russia I loved so dearly » (ib. p. XII), « ...my own native Russia... » (ib. p. 3), « my own beloved Russia... » (ib. p. 4), etc.

(29) Les souvenirs de Mme Radziwill sur A. F. ont été publiés dans le *Forum* de New-York en 1924 et 1925, cf. E. Dargan, l.c. p. 672, et J. Axelrad, l.c. p. 463.

(30) « Mme de N. conduisit A. F. chez Rodin à Meudon... C'est une noble Polonaise, entre deux âges, petite, souriante, boulotte et qui zézaye avec volubilité un français fort assaisonné d'accent. Elle adore les génies... On la voyait à toutes les réunions de la Villa Saïd. Elle apportait des roses à notre hôte, et s'inclinant, s'agenouillant presque devant lui, posait sur ses mains aristocratiques quantité de petits baisers goulous... »

(31) « Le salon de Mme de Caillavet avait retenti de beaux accents musicaux ce soir-là, et la réception avait été particulièrement brillante. Une des muses de Gabriele d'Annunzio — laquelle en compagnie de sa sœur ornait souvent de sa splendide beauté mate de *Polonaise* le salon — avait encore chanté. Elle avait je ne sais quoi de pathétique et de voluptueux

répandu sur le visage, et cela troublait, saisissait. France l'avait regardée, admiratif, et avait essayé de lui parler à part. Mais Mme de Caillavet était intervenue, exigeant la généralisation de la conversation et ruinant ses projets d'aparté ».

(32) « Là (avenue Hoche) j'ai aussi entendu chanter une *Russe* surnaturellement blonde et belle qui recevait des leçons de français d'un jeune littérateur et qui devait, je crois, plus tard se lier d'amitié avec le plus grand poète de l'Italie ».

(33) « ...On décida que l'héroïne du roman, Thérèse Martin-Bellême, habiterait à Paris l'hôtel situé 12, quai de Billy... Cette belle demeure, devenue aujourd'hui l'Ambassade de Pologne (Avenue de Tokio 12) appartenait à une tante de Mme Arman, et était connue sous le nom d'Hôtel du Cèdre parce que dans son petit jardin se dresse un des premiers cèdres importés en France, et planté là par Mme de Lauraguais en 1760 ».

Mme Pouquet était mariée avec Gaston de Caillavet. Sur son rôle dans le salon de sa belle-mère cf. A. Maurois, *A la recherche de Marcel Proust*, 1949, p. 52 et suiv.

(34) En 1907 la revue *Les Lettres* organisa un dîner en l'honneur d'Anatole France et de Georges Brandes, cf. Marie Scheikévitch, *Souvenirs d'un temps disparu*, 1935, p. 61. Le toast d'A. F. au banquet offert à Brandes le 14 mars 1902, cf. *Vers les temps meilleurs* I p. 66-7.

(35) L'influence de Renan sur A. F. mériterait une étude complète, cf. E.P. Dargan, *A. F.*, 1937 p. 620-23 (une synthèse instructive) ; J. Suffel, *A. F.*, 1946, passim. ; M. Gaffiot, *Les théories d'A. F. sur l'organisation sociale de son temps* (1928 p. 57 et suiv.).

La sœur de M. Bergeret démontre, à ce qu'il semble, quelques traits empruntés à Henriette Renan. Si l'on lit : «...mademoiselle Bergeret... institutrice, avait habité la Russie » (*M. Bergeret à Paris*, chap. VI), on se rappelle le séjour de la sœur de Renan en Pologne, en caractère de préceptrice dans la famille du comte André Zamoyski. Henriette Renan est mentionnée dans le discours de France, prononcé à l'inauguration de la statue de Renan à Tréguier le 13 septembre 1903 (*Vers les temps meilleurs*, II p. 48 et suiv.).

(36) Maurice Barrès, qui parle souvent d'Anatole France dans *Mes Cahiers* (cf. les index à la fin de chaque volume, et dernièrement *Revue de Paris*, mai 1950, p. 28-29), reproduit, en date du 13 novembre 1897 (*Mes Cahiers*, I p. 223) une caractéristique du XVIII^e siècle, donnée par France, et il y ajoute ses propres observations, en mentionnant Mickiewicz.

(37) Cf. Claude Aveline, *Les Muses mêlées*, 1926 p. 64 et suiv., 111 et suiv. (A. France et Bourdelle) ; Gaston Varenne, *Bourdelle par lui-même*, 1937, p. 185 et suiv., 201-2 et 235 (Bourdelle et la Pologne) ; Léon Carias, *A. F.*, 1931, planches XXI et LX.

(38) Cité par Claude Aveline, *A. F. révolutionnaire* (conférence polycopiée, 1939, p. 6). Cf. « Il ne faut pas être vaincu et les faibles ont tort... Est-ce que nous sommes pour la Pologne, pour la Grèce, pour la Finlande ? Non, non... » (*M. Bergeret à Paris* chap. XXI ; ce chapitre a été publié dans *Le Figaro* du 25 avril 1900).

(39) Cité par C. Aveline dans « Introduction générale » aux *Trente ans de vie sociale* (1949, p. XLVI).

(40) Le discours du 16 décembre 1905 a été d'abord publié sous la forme de préface au livre d'E. Séménoff, *Une page de la contre-révolution russe* (1906, p. 15).

(41) Dans la revue polonaise *Swiat Stowiański*, Cracovie, février 1905.

(42) « On gagna Pétersbourg par la voie ferrée. A l'Ermitage, à Tsarsko é-Sélo, les principaux fonctionnaires firent escorte aux voyageurs. Enfin on atteignit Moscou. Pendant quelques jours, ce fut une suite ininterrompue de réceptions, spectacles, ballets, dîners d'apparat. Le retour se fit par *Varsovie, Thorn, Posen...* » (J. Suffel, *A. F.*, 1946, p. 315).

Maurice Donnay, a noté dans son « Journal », en date du 14 septembre 1913 : « Nous allons à Vétheuil voir les Victor Margueritte, qui reçoivent plusieurs amis. L'un d'eux raconte qu'il vient de faire une randonnée en

Russie avec Anatole France. France ne connaissait pas ce pays et il était comme un enfant » (*J'ai vécu 1900*, 1950, p. 268).

(43) La valeur de ces reportages (J.J. Brousson, le Goff, Gsell, Ségur, Kéméri) a été examinée par E.P. Dargan, A. F., New-York 1937 p. XXVI et suiv. J'attire l'attention sur la belle étude du regretté Joseph Morawski, *Autour d'Anatole France* (La Revue de Pologne, III, 1925, et tirage à part).

(44) La traduction anglaise a paru à New-York chez Greenberg en 1926 et est intitulée : *Anatole France at Home*.

(45) Cette édition est considérablement augmentée : 374 pages, tandis que l'édition de 1924 en a 270.

(46) A. F. et le romantisme : cf. A. Antoniu, *A. F. critique littéraire*, 1929, p. 156 et suiv. ; J.J. Brousson, *A. F. en pantoufles* (1924 : « J'aime mieux les chansons de Béranger que les odes de Victor Hugo », p. 176 ; « J'ai Chateaubriand en horreur », p. 304 et suiv.) ; J. Roujon, *La vie et les opinions d'A. F.* (1925, p. 230 : « (d'après A. F.)... le romantisme c'est la liquéfaction de l'esprit français »).

(47) Cf. le discours d'A. F. à Stockholm, prononcé le 10 décembre 1921. Cf. M. Corday, *A. F. d'après ses confidences et ses souvenirs* (1927, p. 210 et suiv.) ; C. Aveline, *A. F. révolutionnaire* (1938, p. 10) ; C. Aveline, Introduction aux *Trente ans de vie sociale* (1949 p. XII) ; C. Aveline, *A. F.* (1948 p. 32-33) ; J. Suffel, *A. F.* (1946 p. 362 et suiv.).

(48) En 1920, le 23 janvier, A. F. écrivait à Pierre Calmettes : « ...J'ai toujours admiré Lénine. Mais c'est aujourd'hui que je suis vraiment bolcheviste de cœur et d'âme... » (P. Calmettes, *La grande passion d'A. F.*, 1929, p. 9). Claude Aveline cite la déclaration d'A. F., faite en 1921 à Stockholm : « J'adore Lénine, il travaille au progrès de l'humanité » (*A. F. révolutionnaire*, 1938, p. 12). A. F. s'insurgeait contre la politique d'intervention des puissances occidentales en Russie bolcheviste ; cf. Anatole France, *Dernières pages inédites*, publiées par M. Corday (1925 p. 126 et suiv.).

(49) T. de Wyzewa : « J'admire et j'aime M. France dans tout ce qu'il dit ; chacune de ses phrases me ravit d'un plaisir parfait... Et la chose ne date point d'hier. Dès les premières pages que j'ai lues de lui, je me le suis choisi pour maître » (*Nos maîtres*, 1895 p. 215) ; « Nous lui devons les phrases les plus douces et les plus légères que depuis vingt ans nous aient chanté aux oreilles » (ib., p. 230).

J. Conrad : « ...it is difficult to read M. Anatole France without admiring him » ; « ...M. France is a great magician... he is also a sage » (*Notes on Life and Letters*, The uniform edition, 1924, p. 32 et suiv. ; ces appréciations ont été écrites en 1904).

Sur Conrad et France cf. *La Nouvelle Revue Française*, t. XXIII, 1924 (J. Galsworthy, p. 656 ; G. Jean-Aubry, p. 675 et 679 ; E. Jaloux, p. 719) ; G. Jean-Aubry, introduction aux *Lettres françaises* de J. Conrad, p. 12 ; G. Jean-Aubry, *Vie de Conrad* (1947, p. 238).

(50) Cf. Jacques Lion, le bulletin *Le Lys Rouge*, 1937 p. 171.

(51) A. France, *Œuvres complètes*, t. XVIII, p. 489. *La Comédie* a été publiée pour la première fois par l'*Illustration*, dans son numéro de Noël 1908.

(52) Discours à la rentrée solennelle de l'Université de Poitiers, publié en tirage à part et, en partie, dans *Le Lys Rouge*, fascicule du 1^{er} avril 1935.

VARIÉTÉS

LES VUES DE L'ANCIEN PARIS DANS LES COLLECTIONS DE LA BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE VARSOVIE

Depuis le temps le plus reculé de son histoire, Paris exerçait un attrait irrésistible tant sur les Français que sur les étrangers qui venaient y séjourner afin de puiser dans ses réserves abondantes de science et d'art. Il a bien mérité le nom qu'on lui donnait au XVII^e siècle : « Paris - centre de l'univers et astre de la France ».

Rien d'étonnant donc que les dessins, gravures et tableaux représentant l'ancienne Lutèce foisonnaient aux différentes époques de son histoire. Il suffit de consulter les riches collections du Musée Carnavalet ou celles de la Section Topographique au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale — sans compter de nombreuses petites collections — pour constater que la ville de Paris, avec tous ses sites et monuments, était un objet d'intérêt ou d'enthousiasme pour ceux qui y cherchaient le charme et la beauté.

Et cependant, toute contribution à l'iconographie parisienne est susceptible d'intéresser, surtout si elle porte la marque du talent.

Dans les collections qui ont été léguées récemment à la Bibliothèque Nationale de Varsovie nous avons trouvé deux belles aquarelles, inconnues ju'qu'alors, et qui représentent deux vues de l'ancien Paris. Ce sont deux vues pittoresques des bords de la Seine, tels qu'ils étaient presque à la veille de la Révolution.



L'une d'elles représente une vue de Paris prise du Quai de la Rapée. C'est une gouache et aquarelle de dimensions 250 × 360 mm.

Ce beau dessin de couleur fine et d'exécution délicate à la plume,

nous montre la rive inhabitée avec quelques groupes de personnes au premier plan — et, au fond, le port de la Tournelle, flanqué à gauche de la Porte St. Bernard et du Château de la Tournelle — et à droite d'un groupe de maisons de l'île St-Louis avec le grand bloc de l'Hôtel de Bretonvilliers. Au fond, derrière le pont et les eaux bleues de la Seine, on voit la silhouette caractéristique de Notre-Dame et l'aiguille de la Sainte-Chapelle. Plus loin, à droite, apparaît la Tour St-Jacques et trois peupliers dans un jardin voisin.

Le dessin, qui a été fait sûrement d'après nature, nous révèle la vie de cette époque. Ainsi nous y voyons un groupe de dames, habillées à la mode du temps, se rendant à la promenade, accompagnées d'un abbé. La robe mauve de la première dame et son chapeau garni d'un voile s'harmonisent parfaitement avec la couleur crème de la robe de sa compagne qui porte un chapeau bleu, couleur de la robe de la troisième dame. L'habit gris-foncé de l'abbé fait ressortir davantage les nuances délicates des étoffes des paniers qui ornent les costumes féminins. A quelques pas de ce groupe, une femme conduit un petit garçon vers le fleuve ; plus loin, à droite, nous voyons une femme fuyant devant un homme à cheval.

Cette partie du dessin avec les tas de bois et les écluses dans le fond est plongée dans l'ombre et représente la partie la plus foncée de l'aquarelle. Par contre, le côté gauche est éclairé par la clarté d'un jour nuageux, ou par des rayons de soleil traversant des nuages. Nous y voyons également un groupe d'enfants jouant au cerf-volant. Plus bas, un homme, échelle au dos, s'entretient avec une vieille femme qui tient une corbeille à la main gauche. A côté on aperçoit une barque pleine de sacs avec un pêcheur et sa famille.

Au fond, de l'autre côté de la Seine, quatre chevaux tirent une barque.

Les eaux de la Seine gris-bleu à gauche, verdâtre au milieu, deviennent d'un bleu plus clair sous le pont. Les maisons de l'île St-Louis esquissées à peine à l'encre brune et non colorées, par contraste avec le premier plan dessiné en noir et colorié avec la prédominance des tons bruns, verdâtres et bleuâtres, donnent un bon effet de perspective. La différence de l'éclairage des deux côtés du dessin est encore soulignée par l'intensité de l'ombre suivant les trois femmes au milieu. Sur le fond sombre du côté droit on voit les taches blanches du linge qui sèche, faites à la gouache. L'herbe au premier plan présente une tache vive de vert émeraude et bleuâtre. La rive, couleur du sable, est égayée par la tache rose du vêtement d'un des garçons jouant au cerf-volant.

Le tout est couvert par un ciel bleu pâle en haut avec des nuages venant de gauche et devenant plus sombres au-dessus de la ville à droite.

Le dessin est signé en bas à droite : « Dessinée d'après Nature (!) par Maucert 1785 ».

*
**

L'autre vue, plus animée, n'est pas cependant aussi caractéristique pour Paris. Elle est prise aussi des bords de la Seine et nous montre l'estacade qui conduisait alors à l'île Louviers, des promeneurs et des travailleurs au premier plan, la vie sur l'eau et la rive opposée avec un beau palais .

entouré d'arbres auprès d'une terrasse qui s'élève sur un rempart. Le dessin mesure 258 × 373 mm.



Il est exécuté presque entièrement à l'aquarelle sur l'esquisse tracée à la plume, et porte la signature : « 3. Maucert del. 1785 », en bas, à droite.

La vue est plus claire, plus gaie que la précédente, le coloris plus vif. Sur le fond de la Seine bleu-clair se dessinent nettement les silhouettes bien caractérisées et vivantes des personnages du premier plan, vêtus d'habits de couleur vive. Ainsi, la femme assise au milieu, se dessine par la tache brun-rouge de sa jupe. A côté d'elle se tiennent debout deux hommes : l'un habillé d'un pantalon rayé bleu et d'un veston brun, l'autre porte un pantalon brun et un veston gris-bleu.

A gauche, deux femmes du peuple — corbeille en mains, l'une d'elles ayant une autre corbeille sur la tête, suivent le bord du fleuve où des chiens se poursuivent. Leurs vêtements bleu et blanc s'harmonisent avec les tons dominants du paysage.

Plus loin, à gauche, un groupe de promeneurs — une dame en robe citron, un jeune garçon et deux messieurs en habits bleu et brun s'entre-tiennent en regardant le fleuve et l'autre bord. Devant eux deux femmes du peuple, assises sur la rive, font des gestes aux pêcheurs se trouvant dans les barques. Leurs habits rouge-clair, brun et bleu, ressortent davantage sur le fond bleuâtre des eaux de la Seine, animé seulement par la tache rouge du veston du pêcheur sur le radeau au milieu de la rivière.

Au premier plan on remarque à droite un homme portant un fardeau sur l'épaule, habillé d'un pantalon bleu et d'une blouse rose, longeant la rive où est attachée une barque. Deux autres hommes tirent un canot vers le bord.

Sur l'autre rive se détachent à droite des barques chargées ; plus loin, sur le sable, sèchent des filets. Tout au fond on aperçoit un groupe de grandes maisons fermant la vue à droite.

Le milieu de l'autre rive est occupé par le palais mentionné plus haut, construction d'un étage, avec des mansardes. Toute la façade est disposée en grandes fenêtres cintrées. Couvert d'un toit bleu-ardoise, et garni d'une balustrade du côté de la rivière, il laisse découvrir en-dessous un rez-de-chaussée avec une porte donnant accès directement au bord de la Seine.

Une autre maison basse et longue, couverte d'un toit jaune, se rattache au palais à sa gauche. Plus loin et au fond à gauche on voit les grandes maisons des la ville, derrière lesquelles on remarque quelques tours et la coupole d'une église. Sur le devant on voit des tas de sable et de bois avec une écluse fermant l'entrée d'un canal. Ces deux derniers détails nous permettent d'identifier la vue. Ce sont notamment les mêmes constructions que l'on voit sur le premier dessin, prises seulement, cette fois, de la rive opposée.

Un dessin de la collection Destailleur à la Bibliothèque Nationale de Paris nous révèle ce que représente notre aquarelle.

Dans le volume I (Ve 53 c. Rés.) sous le N° 42 p. 32 se trouve une petite aquarelle de L. Bataille qui représente : « Vue de l'Arcenal prise de la terrasse du jardin du Roy » en 1786. La vue est prise un peu plus à gauche que celle du dessin de Maucert. Le palais, dont on voit deux façades : celle du fleuve et de côté — serait, comme on l'appelait au XVIII^e siècle — le petit pavillon du grand Arsenal. Au fond se dessinent les arbres du parc et les grands bâtiments de l' Arsenal. Au premier plan, sur la Seine, des barques sont tirées par des chevaux ; on voit plusieurs canots sur le fleuve et des écluses sur la rive d'en face.

Un autre dessin, conservé dans la même collection, confirme notre hypothèse. C'est un dessin à la mine de plomb par Genillon (Ve 53 h. Rés. Collection Destailleur, vol. VI, Nr. 1253 p. 129). La vue est prise de telle façon que l'on aperçoit au fond, à gauche, successivement : Notre-Dame, le pont de la Tournelle, l'île St-Louis, l'entrée du fleuve et le même palais qui est représenté par Maucert, parmi les arbres, sur le haut parterre, de grandes fenêtres, des mansardes etc.

Ce dessin est intitulé : « Vue de Paris, prise en face le quai de Bercy et renfermant la porte Saint-Bernard, Notre-Dame, l'hôtel Bretonvilliers et la Rapée de Bercy ». (1). En bas le dessin porte l'inscription : « Dessin qui n'a pas été gravé — et qui a été recommencé ». A côté se trouve un autre dessin du même artiste, daté 1780. Sans invraisemblance, nous pouvons admettre que l'esquisse qui vient d'être décrite provient à peu près de la même époque.

Sur un autre dessin encore nous voyons une partie du paysage représenté par Maucert. C'est un petit dessin lavé en bistre, provenant de la même Collection Destailleur (Ve 53 h. Rés. Vol. VI, Nr. 1202 p. 92) qui

(1) D'après une explication inexacte de ce dessin, nous avons cru que le palais représenté sur l'aquarelle de Maucert, était le palais de Bercy. M. François Boucher a bien voulu rectifier : il s'agit ici du « petit pavillon du Grand Arsenal ». Je me fais un plaisir de remercier ici M. Boucher pour la peine qu'il s'est donnée en fouillant les plans et les vues conservés au Musée Carnavalet afin de m'aider dans l'identification du bâtiment en question.

nous montre une écluse pareille à celle qu'a dessinée Maucert, puis des blocs de maisons sur les quais de l'île St-Louis, au fond la rive droite de la Seine, et au-dessus des toits de ces hautes maisons apparaît la même coupole de l'église.

Les riches collections du Musée Carnavalet possèdent aussi une vue de cette partie de la ville. C'est un petit dessin à l'encre de Chine (Nr. 2987), pris du côté gauche de la Seine et représentant des barques au milieu et au bord de la rivière. Au fond : la coupole de l'église, la flèche et la Tour St-Jacques — parmi les arbres d'un parc descendant presque jusqu'au bord du fleuve.

Un autre dessin du même Musée nous présente une vue ressemblant au premier de nos dessins de Maucert. C'est une fine esquisse au crayon et à la plume par La Combe, dessinée en 1780, et représentant au premier plan des ouvriers, des charrettes, des femmes rassemblant le foin, des barques sur la Seine et la vue si connue des deux îles : Ile St-Louis et Louviers avec le pont de la Tournelle.

Ce dessin — exposé au Musée — est intitulé : « Vue du pont de la Tournelle de l'île St-Louis, de l'île Louvier et d'une partie du quai St-Bernart prise du côté de l'arsenal ».

D'ailleurs cette vue, plus connue que l'autre, a été l'objet d'une gravure faisant partie de la belle édition : De Laborde, *Description pittoresque de la France*, dans le 1er volume sous le titre : « Vue du pont de la Tournelle, de l'île Saint-Louis, de l'île Louvier, et d'une partie du Quai Saint-Bernard, prise du côté de la Rapée ». (Vol. 1er. Département de la Seine, Paris, 1er Cah. N° 4).

Cette édition nous donne l'aspect de ce coin de Paris presque à la même époque que celle représentée par le dessin de Maucert.

*
**

Les deux dessins que nous venons de découvrir dans les anciennes collections du palais de Wilanów, actuellement conservés à la Bibliothèque Nationale de Varsovie, ne sont pas seulement intéressants par leur valeur iconographique et artistique. Ils le sont aussi en raison de leur auteur qui a signé sur l'un d'eux son nom et la première lettre de son prénom : A. *Maucert*. Que savons-nous de lui ?

Son nom ne figure pas dans les dictionnaires des peintres, et pourtant, à en juger par ses aquarelles, c'était un peintre non seulement habile, mais qui savait se servir du crayon et du pinceau, un artiste qui avait un goût raffiné pour la couleur et qui connaissait les lois de la composition d'un paysage. Ses œuvres ne sont presque pas connues, nous ne savons rien sur sa vie. Ce qui est certain, c'est qu'il habitait Paris à la veille de la Révolution et se plaisait à peindre les rues de Paris.

Les seuls dessins de Maucert connus jusqu'à maintenant représentent aussi deux vues de Paris. Ils se trouvent actuellement dans des collections particulières.

Grâce à l'amabilité de M. Boucher, Conservateur en chef du Musée Carnavalet, qui s'intéressait à notre trouvaille et qui a bien voulu nous signaler ces deux dessins parisiens, — nous pouvons en donner quelques détails.

L'un d'eux représente l'Exposition de tableaux à la Place Dauphine (« L'Exposition de la Jeunesse »). C'est un dessin au lavis de sépia rehaussé

d'aquarelle et de gouache — H. 0,497 m. ; L. 0,814 m. ; signé : « Maucert 1784 ». Il appartient aujourd'hui à une collection particulière de Paris et a été reproduit par M. Boucher dans son ouvrage sur le Pont Neuf (Paris, tome II, 1926 p. 118) (2).

L'autre dessin qui a passé en vente, il y a quelques années, à Paris, représente « Halle dans un parc ». Exécuté à la plume et au lavis d'aquarelle il est signé : « Maucert d'après nature 1783 ». Ses dimensions sont : H. 0,285 m. ; L. 0,400 m. (3).

Il est curieux de constater que tous les dessins connus de Maucert, qui sont maintenant au nombre de quatre, proviennent de la même époque, 1783-1785

*
**

Nos deux dessins font partie d'une collection qui, étant données sa qualité, et son histoire, mérite d'être mentionnée. Il s'agit notamment de la précieuse collection du Palais de Wilanów, près de Varsovie, qui appartenait autrefois à la famille des comtes Połocki. La riche bibliothèque, constituée par la réunion de plusieurs collections des familles : Potocki, Lubomirski et autres, fut augmentée par Stanislas Kostka Potocki, ministre de l'Instruction Publique (en 1815-1820), d'une remarquable collection de dessins et d'estampes. Il est fort probable que Stanislas Kostka Potocki, éminent amateur d'art, a acquis au cours de ses nombreux voyages à l'étranger, les deux dessins en question pendant un de ses séjours à Paris. Il mourut en 1821, mais une grande partie de sa collection de gravures et de dessins fut donnée encore par lui-même à l'Université de Varsovie. Ceux qui sont restés propriété de la famille Potocki furent montés sur des cartons et reliés en fascicules selon l'ordre adopté pour le classement de la collection. Les deux dessins en question se trouvent dans un fascicule intitulé : « Différentes vues ».

Après la mort de Stanislas K. Potocki, la riche bibliothèque et la collection de gravures et de dessins a passé à son fils Alexandre qui la transporta de Varsovie au palais de Wilanów. Par héritage, la bibliothèque devint la propriété du comte Xavier Branicki ; le fils de celui-ci, le comte Adam Branicki, réalisant surtout le vœu de la comtesse Auguste Połocka qui a enrichi beaucoup la bibliothèque, fit don, en 1932, de toute la bibliothèque ainsi que des gravures et d'une partie de la collection de dessins, à la Patrie ressuscitée aux mains du Président de la République Polonaise, qui l'a mis en dépôt à la Bibliothèque Nationale de Varsovie.

La Bibliothèque de Stanislas K. Potocki est constituée, en majeure partie, par de très belles publications françaises ; la collection de manuscrits

(2) Ce dessin est mentionné dans le catalogue de vente de la Collection de Mme Lelong — du 27 avril 1903, Paris, sous le N° 64. Il a été reproduit dans le catalogue de vente de la Collection Hodgkins — du 30 avril 1914, Paris. N° 44 du Catalogue.

(3) Il a passé par une vente anonyme à Paris — le 1er mars 1906, au N° 34 du Catalogue, (Paris). Ensuite il apparut à la vente de M. Paulme — 13-15 mai 1929, N° 157 du Catalogue, Paris (reproduit au Catalogue). Il fut exposé à l'Exposition des petits Maîtres du XVIII^e siècle - juin 1920, N° 380 du Catalogue, et à l'Exposition du Paysage Français - mai-juin 1925, N° 582 du Catalogue. Nous sommes redevables pour ces indications bibliographiques à l'érudition et à l'obligeance de M. F. Boucher, et nous lui exprimons ici nos plus vifs remerciements.

enluminés contient, presque exclusivement, des manuscrits français. Dans la collection de dessins nous trouvons des pièces de valeur artistique ou iconographique qui montrent l'intérêt que l'on a alors porté à la France et à l'art italien. Les deux aquarelles, que nous publions ici, semblent témoigner de l'intérêt porté non seulement à l'art français, mais à Paris lui-même, le comte Potocki y ayant séjourné, pendant plusieurs années, en qualité d'ambassadeur de Pologne. Par une étrange coïncidence, il a choisi pour sa collection la vue de ce coin pittoresque où, quelques dizaines d'années plus tard, l'émigration polonaise a installé la Bibliothèque Polonaise de Paris (4).

Varsovie.

Stanisława SAWICKA.

UNE TROUVAILLE BIBLIOPHILE

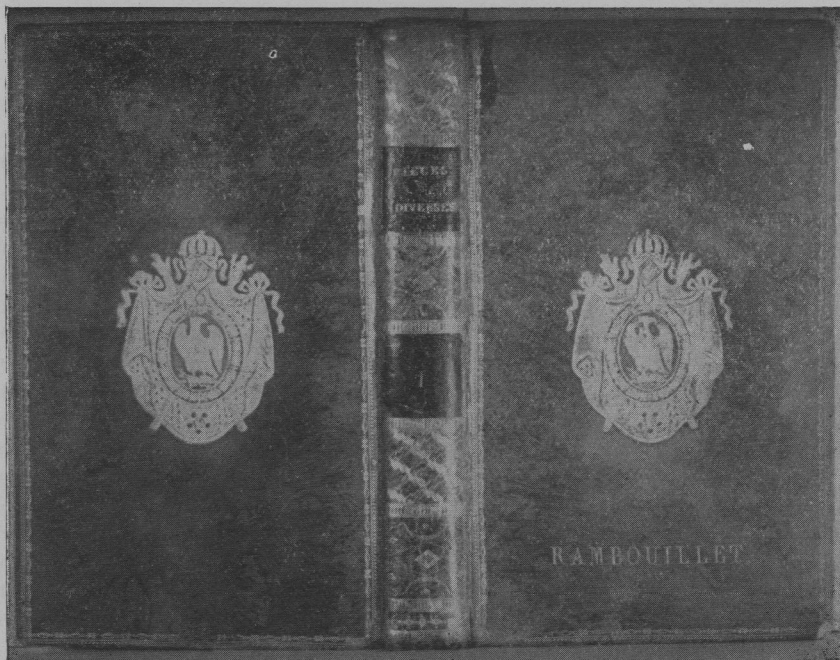
Parmi les livres qui, après la guerre, avaient été transférés de Silésie à Cracovie, j'ai trouvé un exemplaire bien conservé de la publication : *Pièces diverses relatives aux opérations militaires et politiques du général Bonaparte* (A Paris, de l'Imprimerie de P. Didot l'aîné, imprimeur du Sénat-conservateur, au Palais National des Sciences et Arts. An VIII), en trois parties ayant une pagination continue et reliées ensemble. Cet exemplaire, comme en témoigne la belle reliure en cuir jaune, orné de dorures, avec, sur le plat du livre, un superexlibris, les armes de l'Empire Français et l'inscription *Rambouillet* en lettres d'or, avait appartenu à la Bibliothèque du château de Rambouillet au temps du Premier Empire. Mais ce qui lui confère beaucoup d'intérêt, ce sont deux annotations faites au crayon sur la page de garde en écritures différentes, toutes les deux étant en langue allemande. La première, tracée avec un crayon doux et en caractères gothiques, la voici : *Dieses Buch wurde mit dem Wagen Napoleons I nach der Schlacht von Ligny genommen* ; la seconde est faite avec un crayon plus dur ; le mot *Ligny* dans l'annotation ci-dessus est biffé, et on lit ce qui suit : *Waterloo bei Jemmapes von meinem Grossvater Friedrich Stavenhagen, gest. 1869, genommen. Alfred Stavenhagen.*

Ce que ces deux annotations nous apprennent se laisse vérifier parfaitement, et cela à la lumière des données suivantes : Friedrich Karl Leopold

(4) La présente notice a été écrite en 1939. Elle a été envoyée à Paris pour paraître dans la revue trimestrielle publiée par la Bibliothèque Polonaise de Paris sous le titre « La France et la Pologne dans leurs relations artistiques ». La guerre éclata et la revue a cessé de paraître.

Cette partie de collections de la Bibliothèque Nationale Polonaise a pu être sauvée pendant le siège de Varsovie, en septembre 1939. Cependant, en 1944, la collection des dessins, des estampes et des imprimés de valeur, conservée jusqu'alors dans le bâtiment de la Bibliothèque Nationale fut dérobée par les Allemands. Après la guerre, la délégation polonaise a réussi à trouver une partie du patrimoine artistique polonais au château de Fischhorn en Haut-Salzburg, déjà en 1945. Les collections et les objets retrouvés ont été restitués au Musée National de Varsovie, à la Bibliothèque Nationale et à la Bibliothèque de l'Université de Varsovie en été 1946. Nos deux aquarelles étaient de ce nombre. Parmi les débris mélangés des collections récupérées ce n'est que beaucoup plus tard qu'elles purent être identifiées.

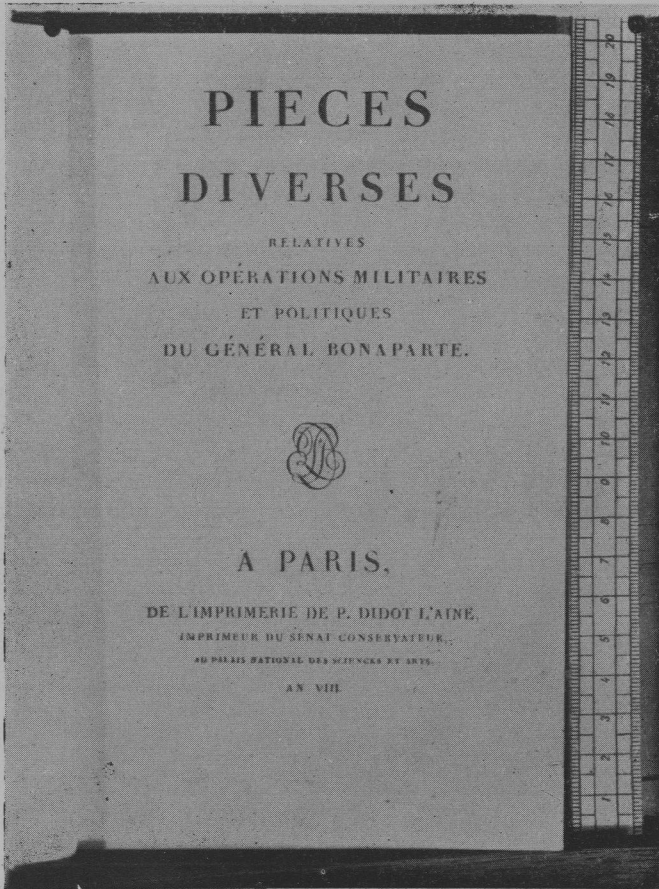
Stavenhagen (né le 8 mars 1798 - mort le 30 mars 1869), le futur général-major de l'armée prussienne et député à la Diète de Prusse, vit le jour en Poméranie, s'engagea en 1813 comme « chasseur-volontaire » (*freiwilliger Jäger*) dans le premier régiment poméranien d'infanterie et obtint, le 9 octobre de cette même année, le grade de sous-lieutenant (*Seconde-lieutnant*) au régiment Elb-Inf.-Rgt. qui devait constituer plus tard le 26^e régiment d'infanterie prussienne. Faisant partie de ce régiment, il prit part à la campagne d'hiver 1813-1814 et, ensuite, comme aide de camp dans le bataillon de fusiliers, à la campagne de 1815 (*Allgemeine Deutsche Biographie*, XXXV, 533-535). On sait, par ailleurs, que le 26^e régiment d'infanterie



(l'ancien Elb-Inf.-Rgt.) était englobé, suivant la composition de l'armée prussienne du 12 juin 1815 (c'est-à-dire une semaine avant la bataille de Waterloo, qui eut lieu le 18 juin) dans la 6^e brigade commandée par le général-major von Krafft, et par là dans le 11^e corps d'armée, placé alors provisoirement sous le commandement du général-major von Pirch I, chef de la 5^e brigade. (Cf. Lettow-Vorbeck, *Napoleons Untergang 1815*, I, Berlin 1904 = *Geschichte der Befreiungskriege* t. 8, p. 471). Le II^e corps prussien de von Pirch I attaqua le 18 juin 1815 au soir le flanc droit de l'armée française en contribuant à son effondrement définitif. Dans la fameuse poursuite des forces impériales au cours de la nuit du 18 au 19 juin, des unités de la 5^e brigade, qui était en tête du corps, s'emparèrent entre Vieux Manans et Maison du roi (mais selon d'autres près de Genappe) de la voiture de Napoléon où se trouvaient son épée, son chapeau et ses décorations. C'est le commandant von Keller qui, avec les fusiliers du

25^e régiment, mit la main sur cette voiture (Lettow-Vorbeck, op. cit. p. 438 ; cf. la référence à la page 439).

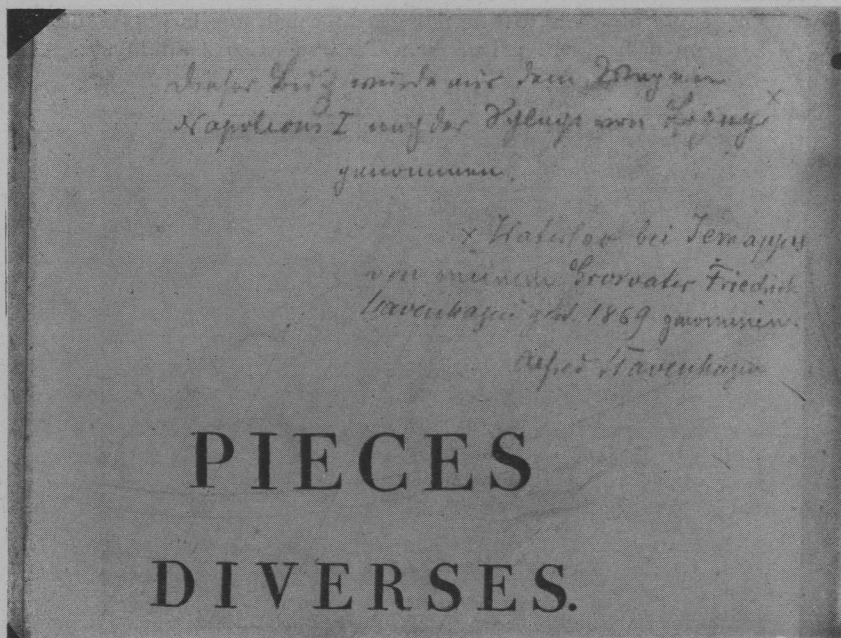
Il importe peu de savoir si Friedrich Stavenhagen, qui a fait vraisemblablement la première annotation sur le livre en question, a reçu ce livre de ses camarades, officiers du bataillon de fusiliers du commandant von Keller du 25^e régiment, ou s'il s'est trouvé lui-même avec ce bataillon, y étant soit temporairement affecté par des supérieurs de la 6^e brigade, soit envoyé avec un ordre, soit, enfin, pour d'autres raisons analogues. A la



lumière de ces faits, il semble éminemment probable que le livre, dont il s'agit, se trouvait, pendant les jours de la bataille de Waterloo, à la portée de la main de Napoléon, et qu'il a été pris, en même temps que sa voiture, par des fusiliers prussiens au cours de la poursuite de nuit. Il est aussi vraisemblable que durant 130 années il a fait partie d'une bibliothèque allemande privée (peut-être celle de la famille même de Stavenhagen) jusqu'au jour où, à la suite de la dernière guerre, il a échoué, suivant des voies peu connues, à Cracovie. Il se trouve actuellement à la Bibliothèque

du Prince Czartoryski à Cracovie, avec d'autres souvenirs de l'époque napoléonienne, ayant été offert par la personne qui l'avait découvert.

Il reste à expliquer pourquoi le mot *Ligny*, qui figure dans l'annotation plus ancienne, a été biffé et remplacé, dans la seconde, par *Waterloo bei Jemmapes*. La raison en est que, dans la plus ancienne nomenclature histo-



rique allemande, on appelait la bataille du 18 juin 1815 « bataille de Ligny » ; ce n'est que plus tard que s'est fixée l'appellation « bataille de Waterloo », alors que celle de « bataille de Ligny » s'applique aujourd'hui à la bataille victorieuse que Napoléon avait livrée le 16 juin de la même année aux Prussiens de Blücher

Cracovie

Marian PLEZIA.

Centre Polonais de Recherches Scientifiques

74, rue Lauriston, Paris-XVI^e. - Tél. Kléber 66-91

Directeur :

Stanislas Wędkiewicz

Professeur à l'Université de Cracovie.
